



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

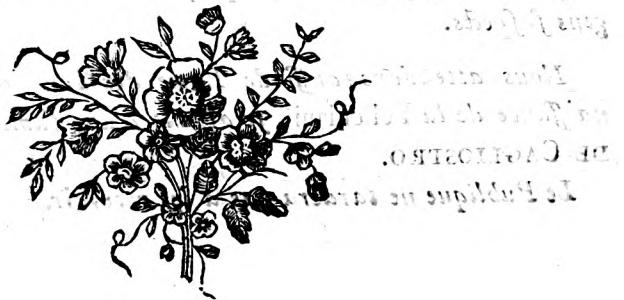
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

M A

CORRESPONDANCE

AVEC M. LE COMTE

DE CAGLIOSTRO.



A MILAN,

Aux dépens de la Société des Gagliostriens.

1786.

EDIMBURGH

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

On nous promet de Paris des Pièces authentiques sur le premier voyage que Cagliostro & sa femme y firent, sous le nom de Balfamo ; ces Pièces intéressantes rempliront la lacune de l'Historiographe Anglais, & justifieront l'expulsion de France décernée contre des gens suspects.

Nous attendons aussi de Rome des instructions positives sur la naissance de la Felichiani, se disant d'une famille noble, & Comtesse de CAGLIOSTRO.

Le Public ne tardera pas à les recevoir.



M A

CORRESPONDANCE AVEC M. LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

RÉPONSE à la Lettre du Comte de Cagliostro.

EN vérité, mon cher Comte, votre dernière Lettre a répandu dans mon âme un baume presqu'aussi salutaire, que celui que vous distribuez si généreusement à vos malades. Elle est délicieuse, divine, digne de vous, en un mot, & de vos amis. Nous avions déjà de vos nouvelles. Les cinq grains d'arsenic digérés avec une cuillerée de votre elixir, l'Océan changé en huile, & servant pour les illuminations de Londres ; voilà de ces traits qui décelent

A

votre toute-puissance, & l'empêchent de garder l'*incognito*
 Mithridate eût pris de vos leçons ; & si Merlin eût été
 votre contemporain, son nom n'eût jamais été inscrit au
 Temple de mémoire. L'Océan à l'huile ! quel coup-d'œil !
 Combien je jouis de voir tant d'*illuminés* !!!

Je reviens à votre Lettre : ce qu'on doit sur-tout à ses
 amis, c'est la vérité, & vous n'êtes pas fait pour la
 craindre.

Vous me demandez si votre *Adepte favori* vous a oublié.
 Ah ! mon cher Comte, ce mot n'est pas français, ou du
 moins ne doit point l'être pour quiconque vous connoît.
 Vous oublier !.... lui ! Rendez-lui plus de justice ; vous
 êtes toujours présent à son cœur : il vous a suivi dans vos
 malheurs, vous abandonneroit-il dans votre triomphe ?
 Qu'il soit écrit, sur les fastes de l'amitié, ce jour mémorable
 où votre Défenseur, avec des joues boursouflées, des épaules
 arrondies, & frappant du pied comme Pégase, força les
 consignes & les portes qui le séparoient de vous ! Cette
 séance, si chère à son cœur, semble avoir été funeste à sa
 tête. On ne s'approche point impunément des Dieux ; le
 nectar que vous lui versâtes, & qui, pour des profanes
 comme nous, s'appelle *le vin de l'étrier*, lui a si vivement
 affecté les organes, que nous commençons à désespérer de
 sa raison : le nom seul de Bastille suffit pour le magnétiser
 moralement. Son esprit aussi-tôt entre en convulsions, &
 dans son transport, on l'entend s'écrier : Bastille écrases-moi,
 ou je t'écraserai. En vain nous nous efforçons de le calmer ;
 il est sourd à notre voix. Son ame est comme un brasier
 ardent, d'où découle une lave continue, qui noircit tout
 ce qu'elle rencontre. Son imagination ressemble à ces

volcans profonds qui font de vains efforts pour vomir la flamme qui les nourrit, & dont le Voyageur ne reconnoît le désordre intérieur, que par la fumée qu'ils exhalent. Ce vertueux Défenseur sans cesse s'agit; il se bat les flancs; mais la force du lion lui manque; il est encore bien éloigné de la prudence de l'éléphant, & les Français, qui n'ont pas la simplicité de la Colombe, commencent à connoître sa valeur. Les miracles, mon cher Comte, sont de votre département; son fanatisme est votre ouvrage; dites un mot, & le calme renaîtra dans son cœur.

J'ai lu avec bien de la douleur cette phrase de votre Lettre, par laquelle vous m'annoncez que notre Capitale ne vous possèdera plus, que lorsque la Bastille sera devenue une promenade publique. Hélas! mon cher Comte, il ne restera donc plus à vos adeptes & à vos amis, que l'espoir d'y vénérer un jour vos reliques!

Votre départ a dispersé toute notre société. L'*Adeptus favori* est le seul qui ose encore combattre ouvertement pour vous. Ce Mémoire que vous avez lu à Saint-Denis, l'a-t-on cru de Thilorier? Désabusez-vous: par-tout on y reconnoît la touche mâle & courageuse de votre Défenseur, & s'il ne vous en fit pas l'aveu dans ce dernier moment, c'est que l'amitié craint les remercemens. Que de noblesse! que d'enthousiasme! Ah! *Dignus erat intrare in nostro docto corpore.*

Oui, mon cher Comte, votre détail de Boulogne nous est parvenu assez à tems pour l'insérer dans le fameux Mémoire. Je ne fais si je dois vous en féliciter ou vous plaindre. Thilorier n'a point épargné les fleurs; il les a semées sur toute votre route; mais à Boulogne, il s'est

A ij

surpassé. J'ai cru voir Régulus au moment de son sacrifice, & à son départ de Rome. Ce récit m'a paru incomparable ; & qui ne vous connoîtra pas , doit regarder la France comme une ingrate , qui vous devoit son salut. Ces cris , ces battemens de mains , ces bénédictons m'avoient si fort attendri , que j'ai été long - tems sourd à tous les propos auxquels ce récit a donné lieu ; il a fallu enfin m'arracher & voler au secours de votre gloire. *Les Français ont le cœur bon , gaieté charmante , du génie & des grâces;* mais il leur manque un petit point de perfection : ils sont trop légers , mon cher Comte , & votre réputation en éprouve les inconveniens dans ce moment. Ils sont de plus un peu gloseurs , & leur gaieté , quoique charmante , s'exerce souvent aux dépens des autres. On a donc glosé sur la réception de Boulogne , & l'on a fini par des réflexions choquantes.

« On ne conçoit pas , dit-on , que le soi-disant fils de Pinto ,
 » mais plus vraisemblablement le fils de Tiscio , ait pu inf-
 » pirer un sentiment aussi vif. On est encore à savoir quelles
 » sont les bénédictons que vous avez rendu à ce bon Peuple.
 » En vertu de quelle mission avez vous été si libéral d'une
 » chose si sainte ? Quelle est votre Religion ? & qu'entendez-
 » vous par le rétablissement de la vraie ? » En France , nous
 sommes Chrétiens ; nous serions-nous trompés ? Êtes-vous
 un nouveau Messie , ou plutôt n'êtes-vous pas un pauvre
 diable , obligé de nous forger un conte Oriental , pour nous
 prouver que vous êtes le Bâtard d'un Moine ? « En vérité ,
 » ajoute-t-on , il faut bien être le fils infortuné de la Nature ,
 » comme le dit très-bien Cagliostro , dans son premier Mé-
 » moire , pour n'avoir pu , dans tout l'Univers , s'adapter un

» pere , & être forcé d'aller déterrer un *Religieux* à Malthe ,
 » pour lui rendre hommage comme à l'auteur de ses jours.
 » En supposant même la vérité du fait, étoit-il honnête, étoit-
 » il conforme aux bonnes mœurs , de divulguer aussi haute-
 » ment une paternité aussi scandaleuse ? » On est étonné de ce
 récit Boulonnois , & l'on ne peut s'empêcher de faire la
 réflexion suivante : « c'est que la modestie est l'appanage de
 » la Noblesse , tandis que la forfanterie est toujours celui
 » du Charlatanisme . »

Je conviens avec vous , mon cher Comte , que les *Lettres de cachet & une Bastille* , sont deux calamités bien grandes ; mais je vous l'avois toujours prédit , que ces déguisemens de noms finiroient par autoriser quelque puissance de l'Europe à vous manquer de respect. On s'est d'abord assuré de vous , cela est fort dur ; mais quand on porte avec soi le caractère & le ton d'un Aventurier , on doit s'attendre à en éprouver les traitemens. D'ailleurs , je trouve que vous peignez avec des couleurs trop noires , celui que vous avez éprouvé à la Bastille ; car tout le monde sait que l'on y a porté l'attention pour vous , au point d'y faire venir votre Cuisinier , pour apprêter vos repas. Cette anecdote cadre peu avec la cinique impudence , la fausse pitié & la cruauté sans frein dont vous me faites part dans votre lettre. Aussi me suis-je bien gardé de rendre publique cette misérable confidence , de peur que l'*audacieux mensonge* dont vous placez le domicile à la Bastille , ne parût être logé chez vous.

Dans votre très-éloquent , mais un peu séditieux appel à la Nation , vous me parlez de la convocation des Etats généraux en France. Je crois , mon cher Comte , que vous vous êtes formé une fausse idée de ces Etats géné-

raux. On ne les convoque plus que dans les calamités publiques, & dans les secousses effrayantes qui ébranlent les Empires; ils sont convoqués pour affirmer le Trône, & non pour le renverser. On voit bien que vous avez déjà sucé les principes Anglicans, & adopté le génie Républicain. En Angleterre, on craint le Roi; en France, c'est notre idole, & tant que nous aurons des Monarques aussi bienfaisans que *Louis XVI*, pourquoi désirerions-nous une nouvelle constitution? Allez, mon cher Comte, si nos coeurs sont ses esclaves, nos biens & nos personnes sont libres, & le seront toujours. Vous nous prophétisez un Prince, qui doit mettre sa gloire à réaliser les bénédications que vous annoncez; vous prétendez qu'elles s'effectueroient si le Roi n'écoutoit que son cœur. Savez-vous, mon cher Comte, que si je ne connoissois votre don de prophétie, je serois tenté de vous comparer à cet homme de la Fable, qui vouloit armer les Dieux pour immoler une puce qui le piquoit. Tout alloit si bien, selon vous, à votre arrivée en France! Mais l'on se faisit de vous, & l'on vous *embastille*; dès lors tout est mal, & il faut refondre le Gouvernement & les Loix. Votre Défenseur, qui a au moins relu votre Lettre, désireroit se servir des Parlemens pour la grande révolution que vous venez de prédir. Vous prétendez, ainsi que lui, que les tems sont arrivés. Pardonnez ma résistance; mais je ne puis me ranger de cet avis. Il voudroit calquer un Parlement en France, d'après la constitution Britannique. Il est certain que les Français sont depuis quelque-tems devenus si *Anglomanes*, qu'il doit être permis de leur rendre la justice à l'*Anglaise*; mais quel avantage en résulteroit-il pour nous?

Vous-même semblez nous indiquer notre marche. Ne brusquez rien, dites-vous; c'est nous faire entendre que nous ne devons point agir avec précipitation. Quand on a, comme vous & moi, quelques siècles par devers soi, on connaît le prix de la prudence. Laissons donc au tems, premier ministre de la vérité, le soin de développer notre plan de conduite.

On dit que vous ne citez que des morts dans votre Mémoire, & que le peu de vivans qui sont inscrits sur votre Catalogue, vous renient corporellement & spirituellement. Parmi les vivans, on cite le Cardinal d'Yorck, qui se plaint amerement qu'un homme de votre *espèce*, ose le citer. Ce mot *espèce* m'a choqué, & je viens de lui écrire, qu'il ait à vous reconnoître, du moins par charité, comme *Fils de la Religion*, lui promettant qu'à votre tour, vous reconnoîtrez son frere pour Roi de la Grande-Bretagne. J'espere, sous peu tems, que vous serez dans le cas de ratifier cette convention. Vous n'avez pas non plus à vous louer du Cardinal de Bernis, qui a écrit à plusieurs personnes, que toutes vos anecdotes de Rome, sont autant de mensonges.

Adieu, mon cher Comte; je devois ce détail à l'attachement dont je suis pénétré pour vous : il vous apprendra que, si vous laissez de vrais amis en France, vous y avez fait aussi beaucoup d'ingrats. Vous avez parcouru l'Univers; il est votre Patrie; car un génie comme le vôtre, n'est point fait pour en connoître de particuliere. Vous avez marqué tous vos pas par des bienfaits, & par-tout vous avez rencontré des ennemis & des Lettres de cachet. Chassé de Hambourg, expulsé de Milan, forcé de sortir

de Russie, obligé de fuir les bords qu'arrose la Vistule, & constraint de quitter la France ; voilà ce que j'appelle être chassé d'une grande partie de l'Europe par Lettre de cachet. Le nom n'y fait rien , je n'examine que l'effet. Par-tout on vous a méconnu ! Grand Dieu ! Mon cher Comte, lorsque nous nous écrirons dans quelques générations, combien n'aurons-nous pas à nous plaindre de celle-ci ! Adieu. Parmi tant de contradictions, daignez du moins distinguer vos vrais, vos chers & bons amis.

P. S. Quoi ! mon cher Comte, vous ne voulez pas imposer silence à ce double imposteur, à cet impitoyable Rédacteur du Courier de l'Europe ! En vain, nous manœuvrons pour enlever tous les numéros où vous êtes outragé ; il en échape toujours quelqu'un à notre fureur. C'est l'Hydre qui renait sans cesse ; & au moment où je ferme ma Lettre, j'apprends que mon infidele Secrétaire vient d'y mettre le comble, en m'enlevant furtivement une copie de cette Epître qu'il vient d'adresser à Milan, en y joignant tous les numéros du Courier de l'Europe, où vous êtes si injustement déchiré. Je ne serois donc pas étonné, qu'un Ecrit dicté par l'amitié, & au sein de la confiance, ne devienne bien-tôt l'objet des conversations publiques. Quel frécle ! c'est celui de la perversité. Il n'y a plus rien de secret ! non, rien, pas même l'Auteur de votre Mémoire !

LES

LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS
 DE LA VIE MERVEILLEUSE
 DU FAMEUX COMTE DE CAGLIOSTRO,
 ÉCRITS SUR LE VU DES PREUVES LES PLUS
 AUTHENTIQUES.

*Par le S: ***, Rédacteur du Courier de l'Europe.*

LE Public Advertiser, renferme une nouvelle version des sentimens du sieur de Cagliostro , sur la permission qui lui est accordée de retourner en France, exprimée dans les termes honnêtes, dont le Lord Georges Gordon, *son secrétaire & son champion*, a coutume de se servir, quand il imprime pour son compte. Le pauvre Lord , dont le sieur Cagliostro a entrepris (à ce qu'il dit à tout le monde) de guérir la tête , annonce en fulminant , que son cher Médecin *est déterminé à n'avoir jamais de conversation, & à ne communiquer en aucune maniere, avec les abominables Agens du Ministère de France, qu'en sa présence.* Il nomme, avec l'honnête familiarité qui lui est ordinaire , & qui est du meilleur ton , les personnes qu'il décore de ces épithètes. Il accuse tous ceux qui ne croient pas aux vertus du Docteur ARABE , d'être les instrumens d'un parti qui cherche à tendre des pièges à *ces NOBLES ÉTRANGERS, qu'on a eu l'audace d'attaquer publiquement sur la réputation, jusques dans les bras d'un Peuple généreux dont ils sont venus implorer la protection.* Le respect que nous devons à ce même Peuple , au milieu duquel nous vivons , nous défend de nous prêter, par un silence coupable , à le laisser tromper. Le Candidat , en faveur duquel le Lord protecteur imploré la pitié nationale d'une manière aussi touchante qu'elle est pathétique , lui sera présenté tel qu'il est ; on verra combien il en est égale.

Laissant de côté le Lord Georges Gordon, qui doit sentir (pour peur qu'il ait d'intervalle) que l'on ne peut pas lui répondre sérieusement, nous nous permettons de parler directement au sujet de Cagliostro, qui a choisi un champion si digne de lui. Si nous avons tardé si long-tems à soulever le voile dont cet homme fameux s'est enveloppé jusqu'à ce jour, c'est par égard, seulement, pour des personnes respectables, qui sont enfin désabusées pleinement sur son compte.

Nous ne parlerons pas de ce qui est arrivé au sujet de Cagliostro à Médine ; le Roman de ses premières années fait honneur à la plume qui l'a rédigé, & ne fait de mal à personne. Nous croirons, en sa faveur, à la tendresse que le Chérif montre pour lui ; à la fidélité du Nègre qui lui recommande, si à propos, de ne point aller à Trébisond, & à l'érudition profonde de son Gouverneur. Nous voulons croire aussi qu'il a été à Malthe, précisément de la manière qu'il le raconte. Si les personnes qu'il nomme ont oublié les circonstances de ce voyage, il est possible que ce soit leur faute.

Pour abréger le récit, nous ne le suivrons, ni dans les différentes Courses de l'Asie qu'il a parcourues, & où il allume une passion funeste dans le cœur d'une Princesse dont il a sauvé la vie avec son baume, & qui s'est poignardée (1) ensuite sur les refus de ce nouveau Joseph. Satisfaits des preuves que nous fournit l'Europe ; de celles, sur-tout, que nous trouvons en Angleterre, nous lui laisserons son origine obscure, (ou s'il le veut son déguisement) & nous contenterons de l'inviter à éclairer quelques faits généraux dont nous ne lui administrerons les preuves, s'il le faut, qu'avec tous les égards qui peuvent lui être dûs. Comme tout est intéressant dans la vie d'un grand homme, nous commencerons ces

(1) « Dans un de mes voyages d'Asie, une Princesse abandonnée des Médecins, me fit appeler, & je lui sauvaï la vie par mes soins : par reconnaissance, elle voulut me donner sa main : son amour devenant excessif, & mes représentations étant inutiles, je pris la parti de quitter les Etats du pere de la Princesse. Je n'étois pas au bas de l'escalier du palais, que j'entendis une rumeur effroyable : je remontai, & je trouvai la Princesse étendue, sans vie : elle s'éroit percée le sein d'un coup de poignard!!! Ces paroles sont sorties, mot à mot, de la bouche du Comte Arabe. »

détails par l'épisode de ses diverses apparitions en Angleterre : c'est-à-dire , par l'époque de sa vie sur laquelle il se tait dans ses mémoires , se contentant de personnifier la nation Anglaise , qu'il dit avoir connue dans ses voyages , en deux individus , dont il appelle l'un la NOBLESSE & l'autre LE PEUPLE.

Le sieur de Cagliostro convient qu'il a été à Londres en 1777 ; mais il ne se rappelle point d'y avoir été avant cette époque : il avoue qu'il a été emprisonné au King's-Bench dans le voyage *dont il se souvient* , & qu'il y a fait un séjour de quatre mois ; il affirme , il est vrai , qu'il y fut mis à la suite de vexations effroyables qui lui coûterent (à ce qu'il dit) 3500 guinées en 7 à 8 mois , dont il passa six semaines manquant de tout , en liberté , & quatre mois en prison . Il déclare que tous ceux qui lui demanderent de l'argent *par corps* étoient des gueux , des misérables qui n'avoient aucun droit sur sa liberté . Comme les personnes intéressées tiennent un langage plus sévere encore , c'est à M. le Comte à démontrer qui a tort ou raison , d'eux ou de lui . Ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il fut tiré de prison par l'habileté d'un Agent qui dirigea son procès , & qu'il partit dès le lendemain de sa sortie : après avoir rendu , avec dédain , un collier de petits brillans , dont il assure que la dame *Fry de Chelsea* , qui le fit arrêter , avoit fait présent à MADAME LA COMTESSE , sa vertueuse épouse , tandis que la prétendue faiseuse de présens , eut la malhonnêteté d'avancer qu'il lui avoit été subtilisé .

Toutes les personnes qui ont conu M. le Comte dans ce voyage n'ont pas oublié , & il en convient lui-même , qu'avant cet injuste emprisonnement , il s'amusaït innocemment des mystères de la cabale , & qu'il devinait quelquefois les N.^{os} qui devoient sortir de la roue de fortune . Il assure que la dame Fry , qui a montré tant d'ingratitude envers lui , avait gagné des sommes immenses par son moyen , & qu'elle était sa débitrice . Mais ce ne sont pas des assertions qu'il faut au Public , ce sont des détails exacts sur les faits que doit donner M. le Comte , s'il fait cas de l'opinion qu'il implore .

Comme l'Historique de ce procès injuste ne pourra pas manquer d'intéresser le Public , nous invitons le sieur de Cagliostro à rectifier en rendant compte , les erreurs de ce récit , s'il s'en étais par hazard glissé

quelques-unes : nous ne le croyons pas ; mais le sieur de Cagliostro a des droits , & nous ne prétendons pas les lui disputer.

Nous n'entreprendrons pas de dire , pourquoi , en addition des changemens de nom que le sieur Cagliostro avoue dans ses Mémoires , il ne s'appelait d'abord que Capitaine Cagliostro quand il parut à Londres en 1777 ; par quel événement il devint Colonel pendant le séjour qu'il y fit ; *comment ce fut au service de Prassé qu'il en obtint le Brevet* ; & enfin comment il a mérité l'année suivante , *que le Roi de Naples le fit Comte*. Ce n'est point à nous à expliquer cette filiation de titres , ni à rendre raison des faveurs dont l'ont comblé tant de Potentats ; tout ce que nous pouvons dire , c'est que ces détails nous ont été transmis par des personnes dignes de foi qui ont connu intimement le sieur Cagliostro quand il se contentoit du titre modeste de Capitaine. Quoique nous ne nous mêliions pas de sa nomenclature , & que nous lui laissions le soin de l'expliquer , nous lui demanderons cependant comment il est possible que de Capitaine il soit devenu Médecin , dans le court espace qui s'est écourté entre l'année 1777 & 1780.

Quand M. LE COMTE aura eu la bonté de donner les éclaircissements qu'on lui demande , nous rétrograderons de quelques années pour lui rappeler les circonstances de la première visite qu'il a rendue à la ville de Londres en 1772. Des personnes qui le connaissent parfaitement , affirment qu'elles ont eu l'honneur d'avoir des rapports avec lui dans ce voyage , & de le voir tous les jours à leur table. Il est vrai que l'*incognito* de cette époque est plus obscur que celui de celle où il a été incarcéré. C'est sous le nom de Balthymore que cet ARABE a fait sa première campagne en Angleterre. Il n'étoit alors ni militaire , ni cabalisté , ni médecin : ce fut sous la dénomination de peintre qu'il s'annonça dans ce voyage. Nous croyons pouvoir promettre à M. de Cagliostro , qu'il sera content des preuves que nous lui en administrerons , s'il a totalement oublié cette époque de sa vie.

Trois mois se sont écoulés depuis que cet habile homme est à Londres pour la troisième fois , & il a confirmé tous ceux qui ont voulu satisfaire leur curiosité en le voyant , dans l'opinion que ses premiers voyages aveient donné de lui.

Parmi les secrets sur lesquels le sieur Cagliostro fonde sa fortune aujourd'hui, il a promis (& tiendra sûrement parole) qu'il illumineroit la ville de Londres avec de l'eau de la mer ; il assure qu'il a le secret de la faire brûler comme de l'huile, & qu'il peut réduire à plus de 50,000 liv. sterl. par an les dépenses d'illumination de la capitale. *Un mauvais plaisant lui a observé qu'il seroit très-dangereux de faire son expérience au bord de la mer.*

M. Du T—, dont le témoignage ne peut pas être révoqué en doute, peut prouver qu'il a entendu dire lui-même au sieur de Cagliostro, qu'il avoir en effet le talent de convertir l'eau de la mer en huile ; mais la plaisanterie sur le danger d'incendier l'Océan, a été faite au sieur de Cagliostro, dans un moment de gaîté par un homme que nous ne nommerons que sur la réquisition que nous en fera le Comte. Il fait aussi bien que nous, de qui nous voulons parler. Voilà un de ses secrets merveilleux ; voici un de ses miracles.

L'arsenic a passé jusqu'à nos jours pour poison ; mais le sieur de Cagliostro est parvenu à en faire une nourriture succulente, ayant accoutumé un cochon à en prendre, par degrés, dans ses alimens, une quantité plus considérable, d'un jour à l'autre. Non-seulement l'animal n'a nullement été affecté, mais s'est engrassé à vue d'œil, & s'est tellement imprégné de parties arsenicales par ce régime, que la première partie du miracle est ce qu'il y a de moins-surprenant.

La seconde est infiniment plus curieuse : dix personnes peuvent garantir que le sieur Cagliostro leur en a fait le récit ; nous citons encore M. du T— comme autorité ; nous nous permettons même, d'invoquer le témoignage de M. le marquis de C.... qui vient de quitter Londres, ainsi que celui de M. Cr—s—rd , à la table duquel le sieur de Cagliostro a rendu compte de la maniere dont il a nourri son cochon, & des suites de son expérience.

Voulant convaincre les incrédules de Médine (1) de son habileté, quand

(1) Comme le sieur de Cagliostro n'avoit que douze ans quand il quitta Médine, il faut qu'il y soit retourné pour faire ce miracle ; c'est ce qui ne se trouve pas dans ses Mémoires.

le Comte eut bien *avénis*é sa victime , il la fit égorguer , & ordonna que l'on en dispersât les membres dans les forêts voisines. Le lendemain elles furent trouvées jachées de cadavres de lions , de tigres & de léopards , de loups & de tous les animaux féroces dont les forêts de Médine sont remplies ; qui , ayant mangé des jambons à l'arsenic , en étoient morts sur le champ. Les envieux de sa gloire , convaincus par cette expérience , regarderent alors le Sieur de Cagliostro comme un homme supérieur , & il les confondit de manière à faire taire à jamais l'envie.

Nous ne nous permettons pas d'aller plus loin aujourd'hui ; nos Lecteurs en ont bien assez ; mais nous avons cru devoir pousser des bases pour fonder l'opinion qu'ils doivent avoir d'un homme , qui , par son assurance , est l'un des êtres les plus extraordinaires , sans excepter Stephano Zenowitz , qui ait paru en Europe , dans ce siècle. Qu'il emploie , s'il le veut , le Lord G. Gordon pour répondre par des injures à ces vérités , nous ne craignons pas plus les calomnies du malade , que les pillules du Médecin qui le traite.

Question entre le Public & le sieur Cagliostro.

La question entre le public & le sieur Cagliostro est bien simple , & il ne tient qu'à lui de la résoudre.

On ne lui demande pas son origine ; il lui importe peut-être de la taire , & personne n'aura le droit de l'interroger à cet égard , s'il s'honore de l'*incognito* dont il s'enveloppe ; ses fréquens changemens de nom étant également son secret , soit qu'il s'appelle COMTE HARAT , COMTE FÉNIX , MARQUIS D'ANNA , BALTHYMORE , CADGILESKER , CAPITAINE , COLONEL ou COMTE DE CAGLIOSTRO ; soit qu'il ait été décoré à Naples ou à Malthe du titre de COMTE , qu'il ait eu un régiment en Espagne ou en Prusse , il n'est que deux ordres de gens qui puissent avoir le droit de se plaindre de ces déguisemens : ce sont ceux qui , ayant eu des relations d'affaires avec M. le COMTE , sous un de ces noms , pourroient avoir été oubliés par lui lorsqu'il en a adopté un autre ; ou ceux qui ont des raisons de se souvenir de celui qu'il porte aujourd'hui.

Le seul point qu'il s'agisse d'expliquer est donc , & rien ne doit être plus aisé à M. le COMTE , la fatalité cruelle qui fait qu'on lui a con-

cessé tous les titres qu'il a pris, & que l'on ne croit aucun des événemens qu'il raconte. Frappés de cette singularité, nous avons fourni à M. de Cagliostro la plus belle occasion de sortir radieux de la piscine dans laquelle il a voulu entrer; nous ne lui aurions pas donné la main pour y descendre, si nous n'eussions pas espéré qu'il en fortiroit aussi pur que la lumiere qui commence à luire autour de lui: s'il a eu raison avec tout le monde, il ne pourra manquer d'être flatté de l'empressement avec lequel nous nous sommes prêtés à le démontrer.

Comme nous nous sommes engagés à prouver tout ce que nous avons avancé sur les voyages de M. de Cagliostro, & les différens rôles qu'il a joués en divers pays, nous nous flattons que nos Lecteurs feront contens des preuves que nous avons recueillies; elles feront non-seulement satisfaisantes sur les faits qu'elles établissent, mais elles serviront de clef pour découvrir ce que l'obscurité de l'origine de M. le Comte pourroit laisser à désirer.

Apperçu sur les voyages de M. Cagliostro, avant son arrivée en France.

Homere n'a jamais été réclamé comme citoyen par autant de villes que le sieur de Cagliostro a réclamé de patries en différens lieux, & à différentes époques. Nous ne nous flattons pas précisément de pouvoir mettre la main sous son berceau, mais nous croyons pouvoir indiquer où il faut le chercher. Dans tous les cas, nous sommes assurés de pouvoir démontrer très-clairement que ce n'est ni à la Mecque ni à Médine.

Nous ironsons encore moins le chercher à Trébisond *sur sa seule parole*; car c'est à quoi se réduisent les indices qu'il dit avoir surpris, sur sa naissance, à son impénétrable Negre; l'existence de *Salahaym*, d'*Althotas*, d'*Acharat* & de ses deux Noirs, n'étant dans ses mémoires appuyée d'aucunes preuves, aurant vaudroit-il qu'il racontât les histoires dont *Amanzey* berce *Schah Baham* (1), que de nous donner les prétendues aventures de son enfance.

(1) Noms devenus fameux par un autre conte plus gai que celui d'*ACHARAT*.

Il est affirmé, dans le conte d'*Acharat*, « que le tendre Chérif embrassa » cet aimable enfant, en le baignant de ses larmes, au moment de son départ, & que le Mufty le visita pendant tout le temps de son séjour à Médine. » Mais nous demanderons à M. le COMTE, si ce sont là des preuves, & s'il croit de bonne-foi que le public puisse s'en contenter.

Pour ne pas fatiguer nos lecteurs par des répétitions inutiles, nous proposerons à M. de Cagliostro une condition préliminaire, à laquelle nous nous soumettons d'avance, c'est de regarder du même œil tout ce qu'il ne prouvera point, & ce que nous n'établirons pas nous-mêmes clairement : ses partisans les plus enthousiastes, ne pourront pas s'empêcher de convenir que notre proposition ne soit très-juste.

Partant de ce principe, on ne sera plus embarrassé de ce que l'on doit penser du savant *Althoras*, du tendre *Chérif*, du valet-de-chambre *Blanc*, & des deux fidèles *Noirs*. On ne sera pas obligé de suivre la caravane préparée exprès pour accompagner *Acharat* à travers les déserts de l'Arabie, ni de conduire cet enfant cheri aux fameuses pyramides, qui ne sont aux yeux des observateurs superficiels que des masses énormes de granite. On ne sera pas étonné non plus, de le voir pénétrer dans les différens temples de l'Egypte avec son Gouverneur, & de lui voir faire connaissance avec les ministres complaisans qui youlurent bien l'introduire dans des lieux où le commun des voyageurs ne pénètre jamais. Ces contes seront mis à côté de celui d'*Amanzey*; ils font honneur ; nous en convenons, par l'agrément du style, à la plume qui les a rédigés, & ils sont curieux ; mais c'est tout ce que l'on peut en dire.

C'est à une nation instruite & éclairée que le sieur de Cagliostro a osé présenter ses rêveries, comme des faits ! Et on ne riroit pas de la ridicule confiance qu'il a affecté d'avoir en de pareils contes ! Et on ne seroit pas indigné de l'insulte qu'il fait aux François, en les croyant capables de se laisser entraîner par ces inepties !

Persuadés que nous n'avons pas beaucoup de gens à désabuser, c'est au très-petit nombre d'enthousiastes du sieur de Cagliostro, qui ne sont pas encore revenus de leur erreur, que nous nous adressons. Nous ne faisons pas l'injure à la nation Françoise de croire qu'elle ait besoin de nos remarques.

temarques pour faire les siennes : nous traverserons donc rapidement les sables brûlans de l'Arabie ; nous le verrons partir sur le navire François sur lequel il s'est embarqué , sans lui en demander le nom , toucher à Rhodes en passant , & arriver à Malthe sans y faire quarantaine. C'est là que nous nous attacherons à ce fils infortuné de la nature , pour ne le quitter qu'après l'avoir complètement défini. Son éloquent DÉfenseur trouvera dans ce que nous lui apprendrons , plus de raisons de regretter d'avoir entrepris une pareille défense , que de moyens d'établir ce que le sieur de Cagliostro l'a autorisé d'avancer en son nom.

Voici où commence notre examen.

« Le sieur de Cagliostro n'a pas fait quarantaine avant de débarquer à Malthe ; il a connu le Grand-Maître Pinto , qui étoit instruit de son origine , & qui lui parloit souvent du Chérif & de Trébisonde. Le Chevalier d'Acquino lui a été donné par l'illustre Ochef de l'Ordre , pour l'accompagner dans ses voyages après la mort du vénérable Althoias , du plus sage , du plus éclairé , du plus digne des mortels , qui lui fut enlevé peu de tems après son arrivée dans l'île de Malthe , & qui , ayant de mourir , lui recommanda d'une voix presque éteinte , d'avoir toujours devant les yeux la crainte de l'Eternel & l'amour de son prochain ».

C'est sur l'époque de cette arrivée , accompagnée d'une circonstance aussi extraordinaire que celle de ne pas faire quarantaine ; c'est sur l'état apparent du jeune voyageur , sur la mort d'Althoias , sur les regrets de son élève , & son départ pour la Méditerranée avec le Chevalier d'Acquino , que nous ramenons l'attention , que nous invoquons le souvenir des Chevaliers contemporains du Grand-Maître Pinto. Ce sont des faits avancés par le sieur de Cagliostro : tout le monde est intéressé à les éclairer.

Arrivés en Sicile avec son nouveau Gouverneur (le Chevalier d'Acquino , gouverneur d'un Cagliostro !) il dit avoir connu la Noblesse du pays. Mais est-il un seul gentilhomme Sicilien qui se rappelle son arrivée ? Qu'il le cite ! Qu'il invoque des témoignages précis & dignes de foi ! Qu'il les soumette à l'examen du public ! Il le doit aux personnes qui

Lui ont permis d'approcher d'elles. S'il ne le fait point, nous trancherons la difficulté en ajoutant ce conte à ceux qui précédent (1).

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici la singularité des voyages particuliers que fait le Chevalier d'Acquino, au moment où il arrive dans sa patrie avec ce gage précieux de la tendresse du Grand-Maître. N'auroit-il pas dû le remettre en des mains capables de diriger les premiers pas qu'il alloit faire dans le monde? Quelle négligence dans un Gouverneur! Ne trouvera-t-on pas qu'*Acharat* étoit encore bien jeune, *selon son conte*, pour être livré à lui-même sans expérience?

Les lettres de crédit données à *ce fils infortuné de la nature* sur le sieur Bellone, banquier Romain, ont dû être tirées par quelqu'un. Si le sieur Bellone est mort, ses livres existent, & le sieur Cagliostro doit au public, qui desire être instruit de tout ce qui le regarde, de lui administrer les preuves de ce qu'il avance, puisqu'il veut absolument que l'on s'occupe de lui. En attendant qu'il ait pris un parti, nous lui donnons le défi formel d'en produire aucune de tout ce qu'il a débité lui être arrivé avant son voyage de Rome.

Les noms des Cardinaux d'Yorck, Orsini, ceux des Papes Rezzonico, Gangarélli sur-tout, qui ont connu le sieur de Cagliostro, à ce qu'il dit, & l'ont admis, à ce qu'il dit encore, à des conférences particulières, sont des grands noms, sans doute; mais ce ne sont pas des preuves. Le Cardinal d'Yorck vit encore; les personnes qui ont approché des Papes & Cardinaux que nomme le sieur Cagliostro, peuvent bien se rappeler s'il a eu de pareilles conférences: quant à lui, le moins qu'il puisse faire, est de donner le nom des intermédiaires qui existent encore, & qui l'ont

(1) Pag. 18 du Roman de *M, le Comte*, on trouve bien que le Chevalier d'Acquino lui a rendu une visite à Strasbourg: il ajoute, « qu'il a vu les Chefs de la Ville, & qu'il a pu leur dire ce qu'il savoit du voyage du Comte à Malthe, & de la distinction avec laquelle le Grand-Maître l'avoit traité. » Il ne s'agit pas de ce que le Chevalier d'Acquino a pu dire, il s'agit de ce qu'il a dit. Il y a plus, il s'agit de savoir si la personne qui a paru sous ce nom à Strasbourg, étoit en effet un Chevalier d'Acquino, de l'illustre Maison de Caramonica. Le fameux Stephano Zenowitz a joué des rôles plus difficiles que celui qu'auroit pu jouer un ami du sieur de Cagliostro; & tout ce qui a rapport à lui, a besoin d'être éclairci; on en verrà la nécessité dans ce que nous avons à dire.

présenté aux Papes qui n'existent plus. Pourquoi ne trouve-t-on aucunes traces dans son mémoire , qui appuyent ce qu'il a avancé si hardiment ? Si le cardinal d'Yorck a connu le sieur de Cagliostro , il ne peut pas l'avoir oublié ; & ce Prince de l'église Romaine ne se refusera pas à en convenir. En attendant que M. LE COMTE s'explique , nous avançons de notre côté , & nous nous flattions de le prouver , qu'en 1777 un de ses amis a prêté serment à Londres , pour le tirer d'un mauvais pas ; qu'il l'avoit connu depuis dix à onze ans , & l'avoit vu à Rome à la suite du Cardinal ORSINI ; ce qui est bien différent de l'avoit vu dans la Société des Prélats qu'il a l'audace de nommer aujourd'hui comme ses amis. A cette époque , très-récente encore , le *nec plus ulla* de l'ambition de M. de Cagliostro , étoit de passer pour un homme qui avoit un autre état que celui de l'intrigue. Mais aujourd'hui il nie avoir été dans les emplois domestiques , dont il lui étoit alors important de prouver qu'il avoit été revêtu. Nous avons en main la minute de ce témoignage ; il est du sieur Riciarelli , musicien.

Quoique *ce fils de la nature* déclare , dans son mémoire , qu'il n'a ni le tems , ni la volonté d'écrire des volumes , nous espérons qu'il ne se refusera pas à donner quelques détails qui établissent que les personnes qu'il cite (& qui vivent encore) , qui ont pu l'apercevoir dans ses voyages subséquens , n'ont pas des raisons de se plaindre de lui , & sont en état de corroborer ce qu'il avance sur son état ; & enfin quels ont été ses titres & ses droits à leur estime. S'il peut prouver qu'il en a eu , il les a encore , & ils deviendront des droits incontestables à la confiance du public. Il est trop tard pour ne pas parler aujourd'hui clairement ; personne ne peut plus se laisser éblouir par des noms. Après ce que l'on a vu en France , après ce que l'on voit encore , il ne feroit pas étonnant que le sieur de Cagliostro , qui a eu l'art d'intéresser beaucoup de gens estimables , qui ont cru tout ce qu'il leur a conte , eût parlé au duc d'Albe , au comte de Pratela , au duc de Medina-Celi , au comte de Riglas ; mais ces nobles étrangers savoient-ils à qui ils avoient affaire ? Le savent-ils même aujourd'hui ? Quels sont les Souverains qui ont été curieux de connoître le sieur de Cagliostro ? Qu'il les nomme. Le sieur *Anselmo la Cruce* , qu'il dicte avoir été son banquier à Lisbonne , vit-il encore ? Comment accueille-

roit-il une traite de 50 guinées du docteur ARABE ? On ne lui demande pas des preuves bien difficiles à donner.

Si la *Senora Seraphina Felichiani*, que M. de Cagliostro a épousée à Rome en 1770, est une demoiselle de qualité Romaine, elle a des parens en état de prouver cette épisode, & d'expliquer d'une maniere un peu plus satisfaisante que ne le fait M. le COMTE dans son mémoire (1), pourquoi une demoiselle d'une naissance aussi illustre ne fait pas écrire ; tant de Sociétés Littéraires dont les Dames Romaines font l'ornement, contredisent trop clairement M. le Comte de Cagliostro, pour que nous faissions passer la raison singulière qu'il donne de cette omission dans l'éducation d'une demoiselle de qualité.

Le public n'a pas besoin de savoir que sa passion pour Madame la COMTESSE n'a pu s'éteindre en seize années de mariage. Cela est très-tendre & très-édifiant, mais cela n'intéresse personne. C'est la généalogie de la maison *Felichiani* ; c'est la preuve que cette généalogie est celle de la dame son épouse ; c'est enfin un Extrait baptistaire bien en règle qui peuvent donner quelque corps à cette partie de son conte. Il n'est pas probable que l'on ait oublié de baptiser une demoiselle Romaine, quoiqu'on ait négligé de lui apprendre à écrire, & il ne s'agit que de savoir dans quelle paroisse est née la *Senora Seraphina*, & tout le monde pourra l'aider à donner cette preuve. Plusieurs personnes qui connoissent Madame de Cagliostro, la plaignent & s'intéressent à elle ; peut-être trouvera-t-on que nous aurions aussi bien fait de ne pas parler d'elle ; mais c'est un des malheurs & des désagrémens de sa situation, qu'il nous a été impossible de lui éviter : voulant être exacts dans ce que nous avons à dire de son tendre époux, nous n'avons pas pu passer sur son mariage sans en dire un mot. Nous aurions pu donner des preuves que sa tendresse n'a pas toujours été si vive, mais nous ne voulons pas rappeler à Madame la COMTESSE, des souvenirs affligeans, & nous désirons sincèrement qu'elle soit heureuse..

(1) « Il arrive souvent que les Dames Romaines les mieux élevées ne savent pas écrire ; c'est une précaution que l'on prend pour éviter les intrigues d'amour. » Cette note est de M. Cagliostro.

Si la première partie du *CO N T E* de M. Cagliostro n'est pas aussi clairement expliquée que nous l'aurions désiré, ce n'est pas notre faute; nous n'avons pu faire autre chose que de démontrer la futilité de ce qu'il avance, & lui en demander les preuves. Il n'en sera pas de même de la seconde; nous laisserons peu de choses à désirer: les diverses apparitions de cet homme fameux en Angleterre, seront présentées avec une exactitude & un soin qui prouveront aux personnes qui ont cru aux merveilles qu'il leur a débitées, qu'il leur étoit important d'être éclairées (1).

Voyage de Londres.

Si nous avons passé la première partie de cet *appercu* sur ce que le sieur de Cagliostro appelle l'*état de la question* dans son mémoire (c'est-à-dire le vol des diamans du sieur Bohmer), c'est que nous n'avons pas cru qu'il restât rien à dire à ce sujet; c'est que cette question a été décidée de maniere à ne devoir plus y revenir. Le sieur de Cagliostro a été accusé par la Dame la Motte, & il a été déchargé de cette accusation dans les tribunaux où le procès a été instruit. Mais la justification d'un homme contre lequel est dirigée une accusation qui se trouve fausse, ne doit être relative qu'au fait sur lequel on juge; elle ne peut produire qu'un effet déterminé; celui de le soustraire à l'imputation du crime particulier dont il a été accusé. Il ne s'en suit certainement pas de ce qu'un homme est absous sur un fait spécifié, qu'il soit exempt de tout autre reproche, l'arrêt le plus favorable ne lui adjugeant qu'une absolition fixe & spéciale. Le sieur de Cagliostro a donc beau s'évertuer, il ne changera pas l'*état d'une question particulière en question générale*, & ne pourra pas s'arroger, en vertu de l'arrêt qui le lave d'un crime qu'il n'a pas commis, une réputation d'innocence plénierie.

Pour rendre ce raisonnement plus sensible, nous présenterons sommairement, à coté l'une de l'autre, deux questions à peu-près semblables, dans chacune desquelles le sieur de Cagliostro joue un rôle; dans l'une, il a été déclaré innocent, mais dans l'autre, il a été condamné.

(1) On voudra bien observer que nous ne sommes encore qu'à la page 13 de son Mémoire: c'est celle où il dit qu'il a connu à Londres la Noblesse & le Peuple.

C'est par un jugement solennel, que l'innocence du sieur de Cagliostro, sur le vol du Collier de brillans réclamés à Paris par le sieur Bohmer, a été proclamée en France : ce jugement a fait sensation, parce que l'on est juste en France, & que l'on s'intéresse aux malheureux que l'on croit honnêtes.

Nous osons dire, par la même raison, qu'une autre affaire de Collier, arrivée à Londres au sieur de Cagliostro, quelques années avant la réclamation faite à Paris, auroit eu un effet tout différent aux yeux de la nation Françoise ; elle auroit plaint la partie lézée, & ce n'étoit pas M. le Comte. L'arrêt de la Cour qui le justifie sur un de ces deux chefs, ne porte donc point sur l'autre, & ne pourra ni faire rétrograder, ni diviser son absolution.

Nous ne donnerons pas les détails du procès fait à Londres à M. de Cagliostro sur l'autre affaire de Collier, à-peu-près semblable, quant au principe, à celle qui a été jugée à Paris, selon la version de sa partie adverse : nous nous contenterons de donner une idée générale des faits, & de rapporter ses propres moyens de défenses, ainsi que le jugement qui s'en est suivi, sans le commenter. Si ce n'est pas là de la candeur, que M. de Cagliostro nous dise comment il faut s'y prendre pour en montrer davantage !

Avant d'entrer en matière sur le Collier de Londres, qu'il nous soit permis de faire ici une autre observation, également candide, sur la probabilité des raisons qui ont pu faire que le sieur de Cagliostro a été arrêté après la dénonciation de la dame de la Morte. Qu'il descende en lui-même ! Qu'il s'interroge ! Ne seroit-ce pas une suite de l'affection qu'il a eue de changer tant de fois de nom & d'état ? De rendre des comptes si extraordinaires & si différens de sa personne, dans tous les pays qu'il a parcourus ? De quitter d'une maniere si bizarre presque tous les lieux où il s'est montré, tantôt comme Colonel Espagnol, tantôt comme Colonel Allemand, d'autrefois comme Peintre, Médecin, Comte, Marquis, &c. &c. Tant de déguisemens ont naturellement dû l'exposer aux soupçons dont il se plaint d'avoir été la victime : il n'étoit gueres possible qu'on ignorât entièrement à Paris l'affaire du Collier de Londres. D'ailleurs, la dénonciation de la dame de la

Motte étoit positive. Il est reconnu innocent par le jugement; mais alors il étoit sous la prévention de la loi.

Devenu accusateur aujourd'hui, le sieur de Cagliostro demande des trésors qu'il prétend lui avoir appartenus, & lui avoir été enlevés; mais est-il en état de démontrer par d'autres preuves que, par le serment qu'il offre, qu'il avoit en sa possession, quand il a été arrêté, 47 billers de caisse de 1000 livres, 15 rouleaux de 50 doubles louis chacun, 24 quadruples d'Espagne, & 1233 sequins Vénitiens & Romain, au-delà des deux rouleaux de 25 doubles louis, & du peu de louis qui étoient épars dans sa bourse & dans celle de madame la COMTESSE, & qui leur ont été rendus selon son aveu?

Quoique ce ne soit pas à nous à traiter cette question, qui nous est absolument étrangere, nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer, en passant, que M. le COMTE demande furieusement de rouleaux & de billets de caisse; la couleur du sac de toile brune, & celle des portefeuilles verts & rouges, ne prouvent rien, & il faudra quelques traces mieux colorées pour certifier que tant de billets, tant de rouleaux, tant de sequins, étoient en sa possession lorsqu'il a été arrêté: qu'il indique, au moins, par qui une partie de ce trésor lui a été remise, ou qu'il nomme d'honnêtes gens qui établissent qu'il en étoit possesseur.

A l'égard des diamans & des bijoux, dont M. le Comte *avoit une si grande quantité, quand il a été arrêté, qu'il ne se rappelle que la perte d'une paire de bracelets entourés de brillans*, on peut bien aussi lui demander, sans l'offenser, quels sont les Bijoutiers qui lui ont monté tant de diamaus, ou quelles sont les personnes qui lui en ont fait présent? S'il ne fournit aucune preuve, s'il prétend encore que c'est son secret, la question sera clairement décidée sans son secours.

Voici des faits sur lesquels nous avons des preuves.

Il a été donné, dans l'année 1771, des instructions à un procureur de Londres, par M. de Cagliostro, qui y résidoit alors sous le nom de *Dom Joseph Balsamo*, pour faire arrêter un homme, qui, à ce qu'il prétendoit, lui devoit une somme de 47 liv. sterl. & au-delà, pour des dessins qu'il lui avoit vendus. Il se désigna, dans ses instructions, comme

Peintre, & présenta son débiteur comme un Agent prétendu du Roi de Maroc. On trouve, dans le compte qu'il rend de son affaire & de ses liaisons avec cet Agent, l'humble aveu qu'éprouvant les besoins les plus pressans, il avoit reçu de Benamore (c'est le nom de l'Africain qu'il fit arrêter) un à-compte de deux guinées, qui furent remises par ce dernier à un interprète que Dom Joseph employoit alors, & qui étoit allé demander de l'argent en son nom à son camarade d'aventure, le soi-disant Agent de S. M. Marocaine. Nous imprimerons ces instructions mot à mot, si M. le Comte le desire: nous lui annonçons en même tems que non-seulement nous pouvons prouver l'identité de la personne de Dom Joseph, avec celle de Cagliostro (1), & la situation où il étoit alors, mais que nous prouverons cette identité par lui-même, & par vingt témoins qu'il ne récusera pas.

Ces instructions que nous parcourons, portent que Dom Joseph Balsamo (aujourd'hui Cagliostro) arriva à Londres pour la première fois le 3 Août 1771. On y trouve l'adresse du logement où il est descendu d'abord, & le nom de quelques-unes des personnes qui nous ont aidé à vérifier que Dom Joseph, le Comte d'Acharat, Harat, Phoenix, Marquis d'Anna, Comte de Cagliostro, Colonel au service d'Espagne, Colonel du 3^{me}. régiment (2) de Brandebourg, sont la même personne. Dans ce premier voyage, Dom Joseph a fait un séjour de près d'un an en Angleterre;

(1) Comme nous avons, dans ce moment-ci, sous les yeux les instructions de Dom Joseph Balsamo de Cagliostro, ainsi que les témoignages que nous lui promettons, nous devons lui observer que si nous avons dit ci-devant qu'il a porté le nom de Balthymore, c'est une prononciation vicieuse d'une des personnes qui l'ont connu dans son premier voyage, qui a occasionné cette erreur. Cette personne, qui n'avoit eu avec lui que des rapports indirects, confondant Balsamo & Benamore, avoit broyé ensemble ces deux noms de guerre; & nous avons dit en effet qu'il s'étoit appellé Balsamore ou Balthimore; mais l'erreur est parfaitement réparée, & nous avons en main des preuves éertites & précises: nous en avons même d'assermentées par lui. Nous entrons nous-mêmes dans ces détails pour éviter à Dom Joseph la peine de s'étendre sur cette légère erreur.

(2) Cette nouvelle promotion est tirée d'un document authentique, qui amusera autant les personnes qui cherchent la vérité, qu'il humiliera celles à qui il a voulu faire voir la Lumière,

des

des témoins dignes de foi trouveront qu'il y a vécu dans la plus grande obscurité, & dans un état de détresse qui ne cadre guères avec ses réclamations foudroyantes. Manquant du nécessaire le plus urgent, dénué de toute espèce de ressource, excepté de celles de son pinceau, qui n'étoient pas fort productives; c'est dans les tabagies, & dans les réduits les plus obscurs de Londres que nous avons apperçu les traces d'une vie infinité plus humble alors que ses prétentions ne sont élévées aujourd'hui; mais nous ne lui refuserons pas la justice de dire qu'il avoit alors un état dont il s'efforçoit de tirer parti; & que, quoiqu'il vécut au sein de la plus cruelle misère, il faisoit quelques efforts honorables pour la combattre, & envoyoit vendre ses dessins aux amateurs par Mme. la Comtesse: nous en avons des preuves. Nous ne prétendons pas dire que M. le Comte vécut exclusivement du travail de ses mains, & que la tête ne travailla pas un peu; mais il paroît que le travail des mains entroit alors pour quelque chose dans ses moyens de subsistance, & nous lui rendons avec empressement la justice de le publier.

Le procès de *Dom Joseph contre Benamore*, n'ayant pas tourné à sa fantaisie, & étant embarrassé de prouver la justice de ses réclamations contre l'agent Marocain, il n'attendit pas un jugement dont il craignoit probablement l'effet rétroactif, & il se hâta de quitter l'Angleterre sans être jugé: faute de produire des preuves quand les délais furent expirés, il fut donc débouté de sa demande & condamné aux dépens.

Une lacune de près de quatre ans se trouve ici pour nous dans les aventures de M. le Comte. C'est pendant ce temps que l'on assure qu'il a fait entr'autres un voyage en Portugal, où l'on peut aisément s'informer de ce qui lui est arrivé.

Ne voulant parler que d'après des faits qui nous soient parfaitement connus, nous ne dirons rien de ce que nous avons ouï débiter de ses aventures pendant cet intervalle. Ce ne sont que les contes absurdes, & les ridicules impostures que l'on a débitées sur le sieur *de Cagliostro*, qui ont contribué à lui donner des partisans, & à lui faire une réputation factice, qu'il n'auroit sûrement pas usurpée, si tout le monde n'eut cherché que la vérité. Notre dessein n'est pas d'étayer cette réputation mensongere, en nous arretant aux absurdités qui se sont répandues sur son

compte, & qu'il a peut-être fait répandre lui-même pour se créer une sorte d'importance en les détruisant. La mine est assez riche pour que nous n'ayons pas besoin de secours : nous ne chercherons donc pas des vérités difficiles à établir ; nous en avons sous les yeux. Exacts dans ce que nous dirons de cet étrange personnage sur ce qui lui est arrivé en Angleterre, nous laissons aux personnes qui l'ont connu dans d'autres pays, le soin de faire le triage nécessaire, & de colorier les parties du tableau que nous dessinons, & où nous laissons des vides à remplir.

C'est en 1776 que nous retrouvons *Dom Joseph Balsamo* en Angleterre, d'abord, à ce qu'il paroît, sous le nom de *Capitaine* (il n'étoit plus Peintre), ensuite sous celui de *Colonel Cagliostro*. Ce sont des procès d'un nouveau genre qui nous ont aidé à le retrouver. Ce ne sera qu'en présentant, ainsi que nous l'avons déjà dit, ses propres moyens, & ne donnant qu'une foible idée de ceux de ses adversaires, que nous en ferons le rapport au Public avant de rendre compte du jugement *par lequel il a été obligé de restituer un collier de soixante-deux brillants & une boîte d'or*, dont cet homme, « qui n'a jamais reçu de présens » d'aucun Prince, qui est assez riche, assez grand pour avoir dédaigné « toute sa vie les bienfaits des Souverains, pour avoir constamment reçu fusé des dons que le commun des hommes peut recevoir sans s'avilir, » prétendit qu'une Dame Fry lui avoit fait présent. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la prétendue faiseuse de présens est représentée par celui qui affirmoit qu'il les avoit reçus, & qui auroit bien voulu les garder, comme étant dans la plus grande misère. Le mal-aise peut s'expliquer à faux, & être trompé par des prestige qui le séduisent ; mais l'indigence ne fait pas ordinairement (1) de pareils dons. L'opinion du Juge qui ordonna la restitution du collier, paroît avoir été la même que la nôtre.

La partie adverse de M. le *Colonel, Comte*, (la Dame Fry) alléguait, parmi plusieurs faits que nous ne rapporterons pas ici, que non-seule-

(1) Nous avons en main l'exposé remis par le sieur de Cagliostro à son Avocat, dans lequel il avance qu'il a reçu ce présent de Madame Fry, dont il dit avoir fait la fortune... en la faisant jouer à coup sûr dans la loterie !!!

ment elle n'avoit pas fait un pareil présent à M. de Cagliostro, mais qu'il avoit tiré d'elle, sous divers prétextes plus insidieux les uns que les autres, non-seulement le collier & la boîte, mais des sommes considérables. Elle fit entendre plusieurs témoins, qui soutinrent à M. le Comte qu'elle n'avoit acheté le collier de soixante-deux brillans que dans la croyance qu'il lui avoit inspirée que de petits diamans enfouis pendant un certain temps, s'amollissoient dans la terre, & qu'au moyen d'une poudre qui les consolidoit, ils en formoient de gros qui augmentoient de valeur au centuple. Il fut avancé par les mêmes témoins, que cette poudre, qui étoit rouge, servoit aussi à M. le Comte à faire des transmutations. On a même osé dire, que soit au moyen d'un tube creux, mastiqué par le bout, & rempli de limaille d'argeht, soit au moyen d'un creuset à deux fonds, ce moderne *Rose-Croix*, après avoir fait évaporer quelques onces de mercure, avoit eu l'air, en le remuant avec sa spatule, de le métamorphoser en argent. Ces témoignages sont bien forts ; il en est beaucoup d'autres plus séveres que nous ne répétons pas, & le grand *Balsamo* n'a rien à leur opposer.

Il est vrai qu'il n'est nullement besoin d'y avoir recours pour démontrer que le sieur *de Cagliostro* s'étoit emparé singulièrement de la confiance de la Dame Fry ; ses moyens que nous avons sous les yeux dans son propre exposé, suffisoient non-seulement pour le faire condamner dans les Tribunaux, mais ils suffisent pour le classer à jamais dans l'opinion des gens honnêtes, quand il auroit fait des miracles pour se régénérer : nous ne disons pas pour préparer de nouvelles batteries, comme le croient les deux tiers des personnes qui l'ont connu.

Les moyens de défense de M. le Comte sont mot à mot, « qu'à force d'attention, de travail, d'étude & de soin, il étoit parvenu à réduire en certitude les calculs astrologiques qu'il avoit faits sur le tirage des loteries, qu'au moyen de ces calculs, il pouvoit deviner les numéros qui sortoient tel ou tel jour ; qu'en conséquence il avoit fait gagner 2000 liv. ster. à la Dame Fry, qui, par reconnaissance, lui avoit fait présent, sur ses profits, du collier & de la boite qu'elle redemandoit. » Tel est l'aveu du Comte de Cagliostro ! Il finit son exposé par dire, « que, quelque chimérique que paroisse sa proposition, il hasardera quelle

» somme d'argent on voudra, qu'il devine le premier numéro qui devrait sortir de la roue de fortune l'année suivante. » Ce sont là les moyens que cet honnête homme a fournis pour prouver que le collier lui appartenait!!!

Un homme qui en feroit autant en Espagne, où M. le Comte dit avoir eu un régiment, seroit peut-être condamné aux préfides sur son exposé; en Allemagne, on le feroit probablement traîner la brouette; & aujourd'hui, en Angleterre, par une loi qui a été faite depuis 1777, une pareille défense enverroît à coup sûr à la chaîne celui qui s'aviseroit de la faire.

Que les partisans de M. *de Cagliostro* accordent, s'ils le peuvent, ses prétentions qu'il n'a jamais reçu de présens, avec ses aveux qu'il en a reçus, & qu'il en a reçus *de cette maniere!* Les preuves qu'il se trompoit en le disant, & le jugement qui le condamne à la restitution du collier & de la boîte réclamée, & en tous les dépens du procès que lui intenta la Dame Fry, existent. Ce jugement est entre nos mains, & s'élève non-seulement contre son orgueilleuse déclaration qu'il est au-dessus des présens des Souverains, mais contre les humbles prétentions qu'il avoit alors de prouver qu'on lui en avoit faits, & que le collier de soixante-deux brillans & une boîte d'or lui avoient été donnés pour Madame la Comtesse. Toute l'Europe peut se convaincre de la vérité de ce que nous avançons. Quoique le sieur Howarth, qui a prononcé le jugement contre le sieur *Cagliostro*, comme Arbitre nommé par la Cour, n'existe plus, nous avons en main la sentence d'arbitrage de la Dame Fry; ses témoins, son Procureur sont pleins de vie, & nous sommes en état d'empêcher le sieur *de Cagliostro* de dénaturer aucun des faits que nous avons avancés.

Nos lecteurs nous passeront bien la mauvaise plaisanterie que nous avons faite au sieur de Cagliostro, en disant *qu'il avoit rendu le Collier de brillans avec dédain*. Nous n'avons pas cru devoir lui laisser soupçonner, avant d'être nantis de toutes les preuves nécessaires, que nous savions où les trouver; mais actuellement que nous les avons *en main*, il convient, pour l'information du public, ainsi que pour lui & pour nous, que nous soyons parfaitement exacts.

*Lettre du Comte de Cagliostro au sieur Morande, Rédacteur
du Courier de l'Europe, du 3 Septembre 1786.*

Je ne connois pas assez, Monsieur, les finesseſ de la langue Françoise pour vous faire tous les complimens que méritent les excellentes plaſan-teries contenues dans les N°s. 16, 17 & 18, du Courier de l'Europe ; mais comme-tous ceux qui m'en ont parlé, m'ont assuré qu'elles réunisſoient la gracie à la fineſſe, & la décence du ton à l'élegance du ſtyle, j'ai jugé que vous étiez un homme de bonne compagnie ; & à ce titre, j'ai conçu le plus vif desir de faire connoiſſance avec vous. Cependant, comme les méchans s'étoient permis de débitier ſur votre compte de très-vilaines hiftoires, j'ai cru devoir les éclaircir avant de me livrer tout-à-fait à l'inclination que je reſſens pour vous. J'ai vu avec bien de la ſatisfaction, que tout ce que l'on a voit dit à votre ſujet, étoit pure médifance ; que vous n'étiez point du nombre de ces calomniateurs périodiques qui vendent leur plume au plus offrant, & font payer jusqu'à leur silence ; & qu'enfin les propositions ſecrètes que vous m'aviez fait faire par votre digne ami Mr. ***, m'avoient effarouché mal-à-propos, étant tout aussi naturel de demander de l'or à un Adepte, que de puiser de l'eau dans la Tamife.

De toutes les bonnes hiftoires que vous faites ſur mon compte, la meilleure, sans contredit, eſt celle du cochon engraiſſé d'arſenic, qui empoifonna les Lions, les Tigres & les Léopards des Forêts de Médine. Je vais, Monsieur le Railleur, vous mettre à portée de plaſanter en connoiſſance de cause. En fait de Physique & de Chymie, les raisonnemens prouvent peu de chose, le perfiflage ne prouve rien, l'expérience eſt tout. Permettez-moi donc de vous proposer une petite expérience, dont l'événement divertira le Public, soit à vos dépens, soit aux miens. Je vous invite à déjeûner pour le 9 Novembre prochain, à neuf heures du matin; vous fournirez le vin & tous les accessoires; moi, je fournirai ſeulement un plat de ma façon : ce ſera un petit cochon de lait, engraiſſé ſelon ma méthode. Deux heures avant le déjeûner, je vous le présenterai en vie, bien gras & bien portant. Vous vous chargerez de le faire tuer, & de le faire apprêter, & je n'en approcherai plus jusqu'au moment où

on le servira sur table : vous le couperez vous-même en quatre parties égales ; vous choisirez celle qui flattera le plus votre appétit, & vous me servirez celle que vous jugerez à propos. Le lendemain de ce déjeûner, il sera arrivé de quatre choses l'une ; ou nous serons morts tous les deux, ou nous ne serons morts ni l'un ni l'autre, ou je serai mort & vous ne le serez pas, ou vous serez mort & je ne le serai pas. Sur ces quatre chances, je vous en donne trois, & je parie 5000 guinées que le lendemain du déjeûner vous serez mort, & que je me porterai bien. Vous conviendrez que l'on ne seroit être plus beau joueur, & qu'il faut nécessairement ou que vous acceptiez le pari, ou que vous conveniez que vous êtes un ignorant, & que vous avez *sottement & plattement* plaisanté sur un fait qui n'étoit pas de votre compétence.

Si vous acceptez le pari, je dépose incontinent les 5000 guinées chez le Banquier qu'il vous plaira choisir ; vous voudrez bien en faire autant dans la quinzaine, pendant lequel tems il vous sera loisible de mettre vos croupiers & vos souteneurs à contribution.

Quelque parti que vous preniez, je me flatte que vous voudrez bien insérer ma Lettre dans vorre premier Numéro, & l'ajouter par *Post-Scriptum* (1), à la critique charmante, quoiqu'un peu tardive, dont vous voulez bien honorer mon Mémoire.

Je suis, Monsieur, avec les sentimens qu'éprouvent universellement tous ceux qui ont le bonheur d'avoir des relations avec vous, Votre, &c.

Réponse de M. de Morande à Joseph Balsamo, soi-disant Comte de Cagliostro, Colonel au service de toutes les Puissances de l'Europe.

Je ne serai ni assez hardi, ni assez injuste pour vous refuser la qualité d'empoisonneur ; je pense, avec beaucoup d'autres, sans doute, que vous

(1) M. le Comte de Cagliostro est servi à son gré : sa Lettre est imprimée mot à mot ; on n'a pas même omis les *italiques*, ni l'imposture étoilée qui s'y trouve. Il permettra seulement qu'on lui observe qu'il n'y a pas un petit mot dans cette lettre sur le Collier qu'il a été obligé de rendre, ni sur les changemens de noms, &c. &c. &c. Il y a plus, il ne nie pas (il n'ose pas le faire) l'anecdote de son *Nourrisson de Médine*, que nous avons donnée.

la méritez, à juste titre, depuis long-tems ; mais, ce qu'on ignoroit encore, c'est ce que vous osassiez en faire un aveu aussi public. Pour répondre convenablement à vos *plantes* facéties, qui ne répondent pas à ce que je vous ai dit; pour, sur-tout, égayer le Public, que je demande pour juge entre nous, je vous dirai, d'abord, que j'accepte votre pari, aux conditions, cependant, & avec les restrictions que l'on trouvera plus bas. Cela posé, il m'est permis, je le pense, de répondre à quelques artieles de votre cartel.

La décence de mon ton, l'élegance de mon style ont eu le bonheur de vous plaire, j'en suis surpris. Ni vous, ni vos alentours, ne pouvez être juges compétens en fait de décence : quant à l'élegance du style, vous devez y tenir ; c'est à celle de la plume, qui a dirigé vos Fables, que vous avez dû quelque intérêt. Sans cette magie, n'eût-on pas haussé les épaules ? Quant à moi, n'ayant que des faits dont j'ai en main toutes les preuves, je n'ai qu'à les donner à mes Lecteurs, sans élégance, & vous dire que, de quelque impudence que vous soyez doué, je vous déifie formellement de les récuser. Je vous offre même, sans croupiers & sans souteneurs, de faire un second pari de cinq mille guinées, que je vous démasquerai.

Mais, COMTE, je n'irai pas chez vous; je n'y déjeunerai pas; je ne suis pas assez abject pour être votre *partner*, & ne veux pas vous le laisser croire une minute.

1.º Vous convenez d'ailleurs qu'une pareille scène ne doit, ni ne peut se passer à huis-clos, ni chez vous ; l'on pourroit vous soupçonner de manœuvres honteuses, en cas d'aceident ; c'est ce que votre conseil n'a pas prévu.

Comme aucune taverne ou cabaret ne peut être non plus le théâtre d'exploits aussi infâmes que ceux que vous me proposez, il faut en revenir aux tréteaux, & digne Eleve de *Locusta*, choisir dans Londres une place publique pour y faire briller vos rares talens. C'est la première condition.

2.º Ne voulant, ni ne devant m'avilir au point de m'assimiler à un *Cagliostro*, il faudra que vous choisissez, pour commensal, tel animal *Carnivore* que vous desirerez ; je parierai pour lui. Vous déjeunerez avec le camarade que vous aurez choisi *coram populo*. Telle est ma seconde condition.

Quant au pari de 5000 guinécs que vous offrez, je répète que je ne le refuse pas; mais, comme avec vous le doute est de droit, je ne me donnerai la peine de vous répondre, que quand MM. B.... & D.... de qui vous avez voulu emprunter sur votre montre & vos diamans, depuis que vous êtes à Loudres, m'auront fait savoir qu'ils ont 5000 guinées à vous entre leurs mains: vous ririez trop, si, sur votre simple fanfaronade, je me mettois en devoir de les chercher.

Annoncez-moi donc que vos tréteaux sont prêts; choisissez l'animal qui doit figurer avec vous; que votre argent soit déposé chez MM. B.... & C....; vous n'aurez pas à vous plaindre, que je vous fais éprouver aucun retard.

Ce style vous paroîtra peu élégant, mais il est clair: dans tout ce que je publierai sur vous, vous me trouverez toujours le même.

Comme vous ne m'avez pas écrit, sans doute, sans en faire part à votre conseil; que huit jours ont été employés à arrondir toutes les périodes de votre Lettre *maertlée*, dans le très-petit comité des *Cagliostriens* (1) qui se trouvent à Londres; que vous avez jugé à propos, au-lieu de répondre à *des faits*, d'imaginer une petite récrimination calomnieuse, & d'insinuer que j'aurois vendu mon silence, si vous aviez voulu le payer, ce qui est la plus atroce de toutes les faussetés; que vous ajoutez qu'il est tout aussi naturel de demander de l'or à un Adepté, que de puiser l'eau dans la Tamise; qu'enfin votre conseil ou vous, avez trouvé que je vous ai attaqué *sottement & plulement*; pour réponse, je ferai les questions suivantes à votre conseil:

(1) Nous nous garderons bien d'appeler Cagliostriens cinq à six personnes, qui, avant de connaître les traits honteux de la vie du très-*bonne Comte*, ont eu la curiosité de le voir. Quand M. Cr.. f..d, M. du T...., le Lord W... G..., M, le Mi ..re, M. A...sis; & trois ou quatre autres personnes chez qui il s'est présenté, sauront à qui ils ont eu affaire & qu'ils ont eu à leurs tables un homme qui est en Angleterre pour la troisième fois, sous un troisième nom, ils feront ce qui a déjà été fait par d'autres personnes, qui, sur les preuves qui leur ont été administrées de sa conduite à Londres dans ses deux premiers voyages, ont fini par lui fermer leurs portes, de peur que ce moderne Adepté, au lieu de faire & de donner de l'or, ne finît par leur en emprunter: mais s'il fait des dupes en Angleterre, ce sera leur faute. On trouvera dans notre feuille de quoi se garantir de ses guses.

Quel

Quel est le plus *fol* & le plus *plat*, de celui qui n'est pas dupe d'un fourbe impudent, & le démasque sans le craindre, ou de celui qui croit les contes absurdes d'un vil charlatan; qui le soutient, qui le défend, s'oublie même au point de prêter sa plume, & de donner son approbation à l'invitation publique d'empoisonner un homme, & garantit la sûreté de l'assassinat par un pari de 5000 guinées? J'attends ce que le Public prononcera; & suis, ô TRÈS-ADEpte COMTE! avec les sentimens qui vous sont dûs, & qui ne varieront plus, quand on vous connoîtra. Votre, &c.

P. S. Je répondrois aujourd'hui, plus particulièrement aux injures de votre Lettre si je ne craignois de fatiguer le Public. Quelque charmé que l'on soit de voir l'imposture dévoilée, on se lasse de lire; & je ne veux pas épuiser la patience de mes Lecteurs.

Le parti tranchant que le Rédacteur a pris de démasquer le sieur de Cagliostro, *par des faits*, demande une explication, & il doit la donner au Public.

On a pu pressentir, dès la première fois qu'il a parlé de ce Charlatan, qu'il avoit des raisons de le faire, & il est obligé d'en rendre compte, en assurant qu'il ne négligera pas de donner toutes les preuves de ce qu'il a avancé: une disgrégion d'un moment devient nécessaire, & il commencera par-là.

Le hasard ayant fait qu'une personne envoyée à Londres, au mois de Septembre de l'année dernière, pour prendre des informations sur la manière dont le collier des sieurs Bohmer & Bassanges avoit été dépecé & vendu, fut adressée au Rédacteur; il s'empressa de donner à cet homme honnête la connoissance des personnes qui pouvoient lui être utiles dans ses recherches. flatté de pouvoir aider un homme des plus intéressans à découvrir la vérité, il fit publiquement les démarches nécessaires pour y parvenir, & trouva le moyen d'indiquer quelques-unes des traces qui ont servi à fournir les preuves consignées au procès. Ces preuves ont été obtenues de manière qu'elles ne peuvent que faire honneur à tous ceux qui ont contribué à les recueillir.

Il n'étoit pas possible au Rédacteur, en s'occupant de ces recherches, de ne pas prêter l'oreille à tout ce qu'il entendoit sur le compte de quel-

ques-uns des accusés. Il entendit dire qu'un prétendu Colonel Cagliostro ; qui avoit eu de vilaines affaires , & dont il ne se rappelloit que très-imparfaitement les avantures , *vu qu'il avoit vécu dans cette Capitale , dans la plus grande obscurité* , étoit le même qui se faisoit appeler LE COMTE DE CAGLIOSTRO , & qui étoit alors à la Bastille.

Il crut devoir à l'homme estimable qui lui avoit été adressé , & qui est retourné en France , de lui communiquer ce qu'il avoit entendu dire , le priant de vérifier si le COMTE prisonnier , & le prétendu Colonel de Londres , étoit la même personne.

Sur la réponse qu'il reçut de son ami , que c'étoit bien le même homme , mais que les choses lui avoient été représentées bien différemment , le Rédacteur repliqua (& cela plus de trois mois avant la levée des décrets) que le sieur Cagliostro étoit un homme à ne pas voir ; & que sûrement M**** ne l'auroit jamais vu , s'il l'avoit connu. Il offrit dès-lors des preuves ; mais la personne à qui il les offrit ne paroissant pas les désirer , il s'en tint là. Voyant même qu'elle avoit quelque bienveillance pour le COMTE , il ne voulut pas aller plus loin , & probablement n'auroit pas fait un pas de plus , si l'excessive impudence du plus effronté charlatan qui ait jamais existé , ne l'eût décidé à le démasquer.

Les Souscripteurs du Courier de l'Europe peuvent se rappeller qu'à une époque qui n'est pas encore bien éloignée , (le moment où la Cagliostrade parut) le Rédacteur fut lui-même la dupe d'un bruit populaire qui a été un moment en faveur à Paris , jusques dans la bonne compagnie. Un des hommes les plus respectables qu'il connoisse , de l'opinion duquel il fait le plus grand eas , lui ayant écrit , dans le premier moment de la sensation que fit le Roman du sieur Cagliostro , que l'on soupçonneoit que cet objet de la faveur momentanée du public descendoit des Souverains de Trébisond , il imprima dans le Courier , presque mot à mot , le paragraphe de cette lettre , sans toutefois y ajouter aucune réflexion , ni témoigner sa surprise sur le peu de rapport qui paroisoit exister entre cette origine & les propos qu'on avoit tenus. Il eût été possible au descendant d'une maison souveraine , sans souveraineté , d'avoir été mis en prison à Londres : l'on a vu mourir à Newgate un homme qui a réelle-

ment porté la couronne un moment (1). Il eût été également possible à un PRINCE élevé en Arabie , d'avoir des sentimens *un peu Arabes*. Ainsi , il hasarda cette fable. Ce n'est pas la première fois que le Rédacteur d'une feuille publique a été trompé.

Quelques-tems après avoir inséré ce paragraphe , le Rédacteur , beaucoup mieux informé de ce qu'étoit *le prétendu Comte* , regretta de l'avoir admis , mais il eût été ridicule de revenir sur ses pas ; il se contenta de se taire : il n'a rompu le silence que quand le sieur de Cagliostro lui en a imposé la nécessité , comme Rédacteur d'une feuille publique , en renouvelant ses ridicules prétentions à une célébrité qu'il n'a jamais méritée , & commençant lui-même à outrager ceux qui ne croyoient pas à SES IMPOSTURES.

Curieux de voir cet homme qui avait fait tant de bruit , le Rédacteur , peu de jours après son arrivée , se rendit dans une maison où il avait été adressé , & où il le rencontra. Le ton & la maniere goffièrement familiere avec laquelle M. de Cagliostro (2) s'avisa d'entrer dans l'appartement , ne l'ayant pas prévenu en sa faveur , il trouva tout simple de lui parler à-peu-près aussi librement que M. le Comte s'étoit présenté , & il se permit d'avoir avec lui une conversation où les souscripteurs du Courier de l'Europe *ont droit d'entendre* ; elle servira de clef à ce qui a pu paraître extraordinaire dans les démarches qu'a faites le Rédacteur depuis ce tems , pour vérifier ce qui a rapport à M. le COMTE. La conversation qu'ils ont eue ensemble a eu lieu en présence d'un témoin digne de foi : puisqu'il aime les dialogues , & qu'il en met par-tout , voici à-peu-près mot à mot celui dont il s'agit , qui a eu lieu entre eux.

Le R. Vous apprendrez , M. le Comte , par quelques-uns de vos compatriotes qui vous visitent , que je leur ai demandé qui vous étiez ? Ils m'ont fait beaucoup de détails sur vos deux voyages en Angleterre.

Le C. Moi , Monsieur ! je n'ai été qu'une fois en Angleterre !

(1) Théodore , Roi de Corse.

(2) Le chapeau sur la tête , sans saluer personne.

Le R. Pardonnez-moi, Monsieur, vous y avez été deux, & les mêmes personnes qui vous y ont vu sous le nom de *Balthymore* (1), vous ont connu sous celui de *Cagliostro*. M. P.... & sa femme ont eu l'honneur de vous recevoir fréquemment à leur table dans votre premier voyage. Vous vous êtes brouillé avec eux dans le second; mais ils ne vous y ont pas moins vu pendant plusieurs mois.

Le C. P.... Il est un.... (le *R....* ne répète pas les calomnies, ni les injures de M. le *C....*)

Le R. Non, Monsieur, vous vous trompez; *P....* est un honnête homme: d'ailleurs, il n'est pas le seul qui vous a vu deux fois à Londres.

Le C. Quand j'aurois été vingt fois en Angleterre, ai-je fait du mal à personne?

Le R. On a dit qu'oui, M. *Le Comte*; mais on a pu se tromper. On a parlé de procès que vous aviez eus, qui ont fait beaucoup de bruit dans le tems. On cite l'histoire d'un collier, pour laquelle vous avez été arrêté, & que vous avez rendu à la personne qui le réclamoit.

Le C. Je me soucie fort peu de tout ce que l'on peut dire de moi; LE COMTE DE CAGLIOSTRO est connu dans toute l'Europe.

Le R. Si l'on croyoit tout ce qui se débite, vous le seriez mieux à Londres que par-tout ailleurs.

Le C. Je poursuivrai tous les gens qui parleront de moi; je connois les loix du pays, & si *P....* a parlé, je lui ferai un procès.

Le R. Il est en Irlande dans ce moment-ci; mais puisque je l'ai exposé

(1) J'ai dit ailleurs la raison qui a fait qu'au lieu de *Balsa no*, j'ai appellé le sieur de Cagliostro *Balthymore*: c'est cette erreur qui sans doute lui a fait écrire un moment que l'on avoit perdu ses traces.

à votre ressentiment, en disant qu'il vous a connu, je le défendrai si vous l'attaquez.

Ici M. le COMTE fit une pause terrible; son œil s'agrandit, s'alluma, & sa prunelle se perdit dans son orbite: puis la ramenant d'un air furieux sur la personne qui étoit présente, il lui demanda si elle souffriroit qu'on l'insultât chez elle? Sa voix *aigre-forte* s'éleva de nouveau, en disant *que ma fa, tout ce que l'on peut dire, je me moque de tous mes ennemis.* Il ajouta que c'étoit pour faire du mal à M. le C. de R. que l'on avoit fait toutes ces enquêtes, &c.

Le Rédacteur lui observa que M. le C.... de R.... ne l'ayant point accompagné dans ses voyages en Angleterre, il n'étoit pas possible que cela lui fit personnellement le moindre tort. Il lui dit de plus, piqué de voir les airs d'importance qu'il prétendoit se donner, qu'il avoit eu communication des pieces du procès qu'il avoit eu à Londres, dont M. le C. de R. n'avoit sûrement pas été instruit; *que peut-être, s'il les avoir connues, il n'auroit jamais eu l'honneur de connoître sa personne.* A cette replique fort claire, le COMTE se tut, & attendit que le Rédacteur fût sorti, pour faire observer à la personne présente, que c'étoit elle qui étoit insultée, puisque la scène se passoit dans sa maison, & qu'un homme comme le Rédacteur ne pouvoit pas offenser LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

Les choses furent restées dans cet état pendant plus de deux mois; un Officier des Gardes-du-corps, actuellement en France; un ancien Mousquetaire, très-connu & très-estimé, qui est aujourd'hui à Paris; un capitaine de dragons, qui probablement est également dans cette Capitale, peuvent rendre au Rédacteur la justice de déclarer aux personnes qu'ils auront occasion de voir, qu'on lui a proposé d'insérer dans le *Courier de l'Europe* une réponse aux faits *apocryphes*, on peut mieux dire, *faux*, consignés dans le dernier Mémoire du COMTE, & qu'il a prié la personne qui le lui a demandé, de l'en dispenser. Il auroit persévéré dans la même résolution, si l'esclandre faict par le sieur de Cagliostro à l'Hôtel de France, ne lui avait fait partager l'indignation que tout le monde éprouva à cette occasion. Il en rendit compte le lendemain dans le *Courier*, & le fit avec

infiniment plus de ménagement que n'en méritoit le prétendu Prince de Trébisond, né en Sicile (1), s'il n'a pas fait un parjure dans les Tribunaux où il a été cité en Angleterre.

Une réponse outrageante pour le Rédacteur, ayant paru le lendemain dans une feuille Angloise, il ne crut pas devoir garder plus long-tems un silence injuste envers les personnes attaquées par M. de Cagliostro, & coupable envers le Public, à qui il doit montrer quel est l'homme en faveur de qui on a capté ses suffrages.

Le Rédacteur ne se fait pas illusion, & il fait parfaitement que plusieurs personnes, qui pendant long-tems ont été dans l'erreur, verront avec peine qu'elles ont été obligées d'en sortir; mais des sentimens particuliers doivent être sacrifiés à l'intérêt public. Comme il a avancé des faits, & qu'il en a les preuves en main, il croit devoir à ses Lecteurs de leur démontrer clairement & évidemment que toutes les personnes qui ont regardé le Comte DE CAGLIOSTRO, non-seulement comme un grand homme, mais comme un homme qui a droit à leur bienveillance, ont été trompées. Le moment du prestige est passé. Il n'y a plus de voile sur *le fils infortuné de la nature*; celui dont il s'est enveloppé depuis si long-tems est déchiré sans retour. Le Rédacteur croit ne rien hasarder en affirmant qu'il finira par persuader tout le monde, & qu'on lui faura gré du service qu'il aura rendu. Ce qui a été avancé est clair & précis. C'est à M. le Comte à démontrer, *s'il le peut*, qui de lui ou du Rédacteur du Courier de l'Europe, a trompé le Public.

(1) Nous donnerons cette preuve, ainsi que toutes celles que nous avons promises.

S U I T E
DE MA CÓRRESPONDANCE
AVEC M. LE COMTE DE CAGLIOSTRO,

CONTENANT des Anecdotes sur son voyage à Paris, en 1772 & 1773, par lequel il est prouvé que M. le Comte de Cagliostro & le sieur Balsamo, Peintre, sont une scule & même personne.

Q U O I ! mon cher Comte , c'est vis-à-vis de moi !
c'est vis-à-vis de votre ami que vous employez l'artifice !
Ni mon attachement à votre personne , ni mon zèle pour
vos intérêts, n'ont pu me rendre digne de votre confiance !
Il faut enfin que j'apprenne , par la voie publique , ce que
je ne devois entendre que de votre bouche ! Ah ! mon cher
Comte ! combien je devrois être irrite contre vous , si le
ressentiment pouvoit exister dans un cœur qui vous est de-
voué ! J'avois pris là plume pour me plaindre ; mais j'oublie
vos torts , pour ne m'occuper qu'à réparer vos impruden-
ces. Pourquoi ne m'avez-vous pas confié les secrets de votre
ame ? Quel est l'homme assez sage & assez pur , pour n'avoir
jamais eu de reproches à se faire ? Que ne m'avez-vous ins-
truit ? J'aurois remédié à tout. J'eusse fait des démarches
auprès du Commissaire *Fontaine* , pour l'engager au silence ,
& à laisser dans l'oubli le *Dossier de vos fredaines* ; & le
Comte de Cagliostro joueroit encore un rôle intéressant sur la

A

scène du monde. Mais au lieu de vous confier à vos amis ; au lieu de suivre leurs conseils, vous allez vous compromettre à Londres avec un Rédacteur, pour lui refuser un salut de chapeau ! Où avez-vous donc pris ce ton, d'entrer dans un cercle le chapeau sur la tête ? Comte, y pensez-vous ? Il n'y a que sur les tréteaux, où parmi les Quakers, que ce ton libre puisse figurer. Je ne puis m'empêcher aussi de vous dire, que vos deux lettres au sieur Morande, sont d'un style peu satisfaisant pour notre société. Quoi ! ce Morandé vous confère les titres de fripon, d'imposteur & dérôde ! Il vous cite des vols, des mensonges & des impudences, & vous répondez à des apostrophes si humiliantes, par une invitation à déjeuner avec un cochon arsénisé ! En vérité, mon cher Comte ; ce n'est pas là répondre, & je crains bien que Morande, sans le secours du *Nourrisson de Médine*, ne finisse par empoisonner vos jours. Pourquoi avez-vous débité toutes ces absurdités ? Espérez-vous qu'elles feroient prendre le change ? Vos spéculations à cet égard ont bien peu réussi ! On s'est rappelé un Aventurier, qui a forgé de pareils contes à Paris, dans l'année 1772. On a été aux informations, & je vous envoie le résultat. Il vous sera difficile de vous justifier, car toutes les pieces sont authentiques (1). Ce sont tout simplement des Mémoires signés par vous, & dont la signature, con-

(1) La Police a eue la curiosité de confronter les signatures que vous avez faites au bas des deux pieces d'écriture que vous avez présentées à M. de Sartines, pour demander la détention de votre chère Comtesse, dans le but d'établissement, avec vos signatures à Paris, en 1785 & 1786 ; & les Experts employés à cette vérification, n'ont pas hésité de dire que c'étoit la même écriture.

frontée par Experts, se trouve parfaitement semblable aux Lettres que vous avez écrites & signées pendant votre dernier séjour en France. Voici votre histoire telle qu'on la publie, & à laquelle je vous conseille d'inventer une réponse.

En 1772, Balzamo & sa femme ont quitté l'Angleterre pour venir en France, & dans l'intention de se rendre à Paris. Le Paquebot qui les a passés le 15 Septembre 1772, leur a procuré la connaissance du sieur D..... Intendant du Marquis de P...., qui revenoit en France, après avoir été en Angleterre, pour y conférer avec le susdit Marquis. Les Français sont galans ; la petite Comtesse, autrement Madame Balzamo, étoit aimable & jolie. L'amour fit bientôt des progrès dans le cœur du sieur D....., & lui fit concevoir le projet de cimenter cette connoissance, en venant au secours du mari & de la femme, dont la détresse étoit si grande, qu'ils ne pouvoient se rendre à Paris sans consulter la bourse d'un ami. Balzamo se disoit Peintre & Dessinateur ; D..... promit sa protection, & offrit sa bourse pour les frais du voyage, à condition cependant que M. le Comte courroit à frang-étrier, tandis que sa chère moitié partageroit la chaise du sieur D..... L'offre fut acceptée avec reconnaissance. On part ; Balzamo enfourche un bidet ; & tandis qu'il broche des éperrons, je vous laisse à juger, si dans la chaise on s'occupoit des fesses de M. le Comte ! On arrive à Paris le 18 du même mois. Le sieur D....., toujours plus épris de la Senora-Feliciani, retire le mari & la femme chez lui (1),

(1) Chez lui ! c'est-à-dire, à l'Hôtel du Marquis de P...., où il demeuroit.

(4)

pendant plus de trois mois. Sa passion cependant se réfroidit, (car il est un terme à tout) & il finit par expulser M. & Madame Balzamo , en retenant le peu d'effets (2) qu'ils possédoient. Cette catastrophe arriva le 26 Décembre 1772 , à huit heures du soir.

(2) Voici un état extrait du Mémoire du sieur D....., qui donne des détails satisfaisans sur les dépenses de M. le Comte , pendant son séjour chez le sieur D..... Ce tableau offrira une juste idée de la magnificence de ces augustes Voyageurs. Vous noterez que tous les Crédanciers désignés ci-dessous attendent encore leur payement, qui doit leur être délivré (d'après le dire de M. le Comte) du moment qu'il aura reçu des Lettres de son pere. Il me paraît que le papa n'écrivit pas souvent!

A la Marchande de Modes,	278	liv.	0	f.
La mémoire de M. le Comte a foibli pour cet article, au point de ne se rappeler que d'une dette de 33 liv., pour un manchon d'homme & une garniture de pelisse.				
Au Coëffeur,	66	liv.	0	f.
A la Couturiere,	34		5	
Au Maître de Danse,	200			
Au Marchand de Vin,	9			
A la Blanchisseuse de bas de soie,	6			
Au Domestique du sieur D.....,	36			
TOTAL.	629	liv.	5	f.

Voilà donc les dépenses de M. le Comte depuis le 18 Septembre jusqu'au 26 Décembre ! 629 liv. 5 f. pour trois mois & plus! Il me paraît qu'à cette époque M. le Comte ne dépensoit pas 100,000 liv. par an , & n'avoit pas sur-tout une année de ses revenus devant lui !

Dans cet apperçu deux objets de luxe me frappent principalement ; c'est le Coëffeur, & M. Lyon, Maître à danser. A eux seuls ils absor-

Dans un état aussi triste, que devenir? Balzamo prit le même parti que Jeannot. Accompagné de sa femme, il fut porter plainte devant le Commissaire Fontaine, le 2 Janvier 1773 (1), des procédés du sieur D..... Ce der-

bent presque la moitié de la dette. Pour le Coëffeur, Balzamo en auroit pu trouver à bien meilleur compte. A l'égard du Maître à danser, comme il lui apprenoit aussi la maniere de payer ses dettes en sauts & en gambades, ces leçons ne pouvoient être trop bien payées. Ce Maître à danser peut fourir un exemple de l'usage que M. le Comte a fait de cette monnoye.

(1) Nous devons à la justification du sieur D....., le récit de l'anecdote suivante.

M. Lyon, Maître de danse de M. le Comte, voulut donner un bal à ses Ecoliers le lundi 21 Décembre 1772 ; M. & Madame Balzamo vouloient y figurer en Grands Seigneurs. Il ne manquoit qu'un habit de représentation ; mais M. le Comte leva bientôt cette difficulté, en envoyant chercher, chez trois Fripiers, les trois plus brillans habits qui décoraſſent leurs boutiques. Il remit ces Messieurs au lendemain, sous prétexte qu'il n'étoit pas encore décidé sur le choix. Ces Fripiers, qui ne vouloient point que l'on fit usage de ces habits avant qu'ils fussent soldés, eurent soin de mettre à la boutonniere de chacun de ces habits une espèce de cachet ; mais cette ruse n'en imposa point à M. le Comte ; car, décorant d'un ruban bleu l'habit qui lui avoit paru le plus brillant, il se présenta au bal, dans l'appareil le plus imposant & le plus magnifique. M. Lyon, flatté de la présence d'un personnage qui alloit donner autant de lustre à son bal, s'approcha respectueusement de lui, pour le complimenter sur son bon goût & sa parure. Balzamo lui répondit : « J'ai des habits bien plus riches ; mais comme la Croix de » l'Ordre dont je suis décoré, y est brodée en plein, je n'ai pas voulu » les mettre, afin de conserver l'*incognito*, jusqu'à ce que j'aie reçu » des nouvelles satisfaisantes de mon père, qui me mettent dans le cas » de monter ma Maison sur le pied qui convient à mon rang & à ma

nier n'avoit d'autre but que de se débarrasser du mari. Sa passion, quoique affoiblie, subsistoit encore assez pour vouloir se charger de la femme ; mais le mari étoit devenu insupportable. C'est un être si embarrassant qu'un mari !.... & un mari tel que Balzamo ! Ce pauvre homme s'exprimoit si mal en français, que le Commissaire Fontaine ne pouvant le comprendre, fut obligé d'appeler un Italien, pour se faire expliquer le sujet de sa plainte.

Il eût été plus généreux au sieur D..... de rendre les effets à ce couple Balzamique. On verra, par la suite, & d'après l'aveu même de la Senora - Feliciani, que le sieur D..... avoit été remboursé de ses frais, par quelques tendres à comptes que l'amour lui avoit procurés. Ces malheureux époux, après l'éconduite de D....., furent se loger dans une chambre garnie du quartier Saint-Eustache. On veut bien honorer le galetas qui les reçut, du titre de chambre garnie. Ici la scène change, & devient presque tragique.

Le lendemain, d'après la plainte portée chez le Commissaire Fontaine, il se présente chez ce même Commissaire un homme dans un état de fureur qui approchoit du délire. C'éroit Balzamo. Sa femme avoit disparu. La colère animoit tous les traits de M. le Comte. Sa femme

» naissance. » Les Fripiers revinrent le lendemain. On reconnut l'habit qui avoit figuré au bal. Sur cet incident, il s'éleva une querelle qui finit par faire rumeur dans tout le quartier. Madame la Marquise de P...., indignée que des gens sans aveu, qu'elle ne gardoit chez elle qu'en considération du sieur D....., fussent les auteurs d'un pareil scandale, leur fit donner ordre de sortir de son Hôtel. Ce ne fut cependant que le 26 Décembre 1772, que les volontés de Madame la Marquise de P.... furent exécutées.

enlevée ! sa femme infidelle ! D..... étoit , disoit - il , l'auteur de ce rapt : il dénonçoit D..... comme le coupable. M. le Comte ne se trompoit peut-être pas ; mais il ne peut nier , du moins , que sa femme s'étoit prêtée à cette disparition. Voilà l'inconvénient de courir à franc-étrier devant la chaise de sa femme ! Tandis que le mari est tout au plus au galop , l'amour va ventre-à-terre. Balzamo porta donc une nouvelle plainte si vive & si amere , que M. de Sartine , alors Lieutenant de Police , donna les ordres les plus précis , pour arrêter la Senora-Feliciani , par-tout où l'on pourroit la découvrit. Le sieur D..... reçut des ordres pour se rendre sur-le-champ chez le Commissaire Fontaine. Il y fut interrogé , & soutint qu'il n'étoit pas l'auteur de cet enlèvement ; il certifia même qu'il ignoroit les lieux qui receloiient la femme Balzamo.

Un mois se perdit en vaines perquisitions. Les secrets de l'amour sont au moins aussi puissans que ceux de M. le Comte ; & tandis que ce dernier veut mettre l'Océan en feu , le premier couvre d'un voile épais ceux qui encensent ses autels. Balzamo voyoit avec impatience le tems s'écouler en recherches inutiles. Chaque jour il rendoit une visite au Commissaire Fontaine. Ses conférences avec lui devenant fréquentes , il eut occasion de lui faire part de ses secrets merveilleux ; qu'il disoit contenus dans un livre précieux , qui faisoit partie des effets que le sieur D..... lui remenoit.

« Il lui parla d'une préparation de coton pour la fabrication d'étoffes aussi belles que la soie.

» Il assura qu'il avoit le secret de faire , avec le chanvre le plus continu , un fil aussi beau & aussi parfait que celui de Malines. »

C'est peut-être avec ce fil dont il a eu soin d'embrouiller l'écheveau , qu'il se flattoit de former le nœud de ses intrigues. Mais quelque serré que soit ce nœud , M. le Comte , le fil de votre histoire sera débrouillé.

« Il se vantoit aussi de posséder l'art de rendre le marbre malléable , au point d'être modelé comme la terre , & de le réintégrer dans son premier état . »

Le sieur D..... possédoit le même secret pour atten-drir le cœur de sa femme ; mais son art étoit bien inférieur à celui de M. le Comte ! car il s'en falloit de beaucoup que le cœur de la Senora-Feliciani eût alors la dureté du marbre.

Balzamo possédoit plus réellement le secret d'imiter avec la plume les plus belles gravures , & toute espece d'écritures.

Il paroît cependant que M. le Comte a fort négligé cet art , depuis qu'il a joué ses grands rôles ; car il s'est servi de la même écriture , en signant les Mémoires de 1772 & les procès-verbaux de 1785 & 1786.

Balzamo lui parla de la manière d'engraisser son co-chon *Mitrhidatiquement* , en le nourrissant d'arsenic , pour en composer ensuite un poison très-subtil.

Ah ! sur cet article , M. le Comte n'a pas perdu la mémoire ! Voici encore le petit cochon sur la scène. Ce cochon suit par-tout M. le Comte ; c'est son conseiller intime. Mais à force de prôner son animal immonde , il accoutumera le public à n'être plus effrayé de ses défis.

La femme Balzamo éludoit en vain , depuis un mois , les ordres du Roi dans sa retraite ; son mari sollicitoit & pressoit

pressoit sa recherche. Elle fut enfin retrouvée dans un asyle que D.....lui avoit procuré, rue Saint-Honoré, près les Quinze-Vingts. Devinez où étoit situé le Boudoir de Madame la Comtesse ? Au cinquième étage , chez une veuve , nommée Terron , ouvrière ou blanchisseuse. Elle fut arrêtée en présence du Commissaire Fontaine , par le sieur Buhot, Inspecteur de Police , chargé des ordres du Roi , sollicités par son mari , pour la conduire à Sainte-Pélagie.

Il est inutile de dire avec quelle précaution on mit le scellé sur Madame Balzmo ; car dans cette circonstance le mobilier de M. le Comte ne contenoit pas l'immensité de bijoux & effets précieux détaillés dans l'état du 27 Février 1786 ; aussi l'inventaire ne fut pas long , & ce furent les clefs de Sainte-Pélagie qui servirent de cachets pour l'apposition des scellés.

Le Commissaire Fontaine a été chargé de l'interroger pendant sa captivité. Son interrogatoire est du 11 Février 1773. C'est de cette pièce que l'on va extraire les voyages de son mari. Lorsque Madame Balzamo a été interrogée , elle n'avoit point à se louer des procédés peu Balzamiques de son époux. La plaisanterie de Sainte-Pélagie lui paroisoit un peu dure ; aussi fit-elle un aveu exact & détaillé des prouesses de M. le Comte.

Interrogatoire de la femme Balzamo.

- » Elle s'appella Laurence Feliciani , native de Rome (1) ,
- » & âgée de dix-huit ans ».

(1) M. le Comte a oublié , dans ses Mémoires , que sa femme s'appelloit Laurence , ainsi que Séraphine. On voit à présent qu'il avoit de

» Elle se dit femme de Joseph Balzamo , Dessinateur à
 » la plume ; mariée avec lui au mois d'Avril 1769 , en
 » l'Eglise de *San Salvator in Campo* , à Rome ; & qu'a-
 » vant son mariage , (fixé à Rome par le Comte d'Arseric ,
 » en 1770) elle demeuroit chez son pere , nommé Jo-
 » seph Feliciani , Fondeur en métal , qui avoit sa bou-
 » tique sur l'estrapade *Pellegrini* , à Rome ».

M. le Comte ne s'attendoit pas , quand il apris le nom de Cagliostro , que son beau-pere *le Fondeur* , nous serviroit à fondre la cloche qui doit tympaniser ses romanesques aventures .

« Elle a dit avoir fait connoissance avec son mari ,
 » dans la maison d'une Napolitaine , voisine de son pere ».

Ah ! la bonne ! ah ! l'aimable voisine !

« Elle a dit qu'elle & son mari sont restés environ sept
 » mois à Rome , après leur mariage ; de-là ils ont visité
 » Notre-Dame-de-Lorette ; ils se sont rendus ensuite dans
 » l'Etat de Venise , dans l'intention de passer à Berlin ,
 » où l'on faisoit espérer à son mari , une place de Capitaine
 » dans le service de Prusse ; de-là ils ont été à
 » Gênes ; ensuite à Aix , en Provence , d'où ils sont partis
 » en Pélerins , pour se rendre à Barcelonne , en Espagne ,
 » où ils ont séjourné quatre mois ; de-là ils ont passé à
 » Madrid , où ils ont resté un an ; ils se sont rendus , après
 » ce tems , à Lisbonne , où ils ont demeuré quatre mois ;
 » de Lisbonne , ils ont été à Londres , où ils ont séjourné

bonnes raisons pour ne pas la faire connoître sous ce nom : mais Madame la Comtesse a eu plus de bonne-foi dans son interrogatoire à la Bastille , où elle prend son vrai nom de Laurence Féliciani .

» sept mois , & ils ont fini par habiter Cantorbery pen-
 » dant quatre mois , d'où ils sont partis , pour passer en
 » France , & venir à Paris . »

Suivons l'itinéraire de M. le Comte , ou plutôt celui de Madame la Comtesse. Les éloges qu'il prodigue à cette vertueuse épouse dans ses Mémoires , nous font espérer que sa franchise méritera aussi la nôtre. Je pars donc du point donné par l'innocente Feliciani. Je pars de ce moment où elle a juré une fidélité à toute épreuve à son mari , & je dis : calculez depuis l'époque du mois d'Avril 1769 , qui est celle du mariage , jusqu'au point donné du départ de Cantorbery ; combien trouvez-vous de mois de séjour ? Il en existe trente-huit : , or , trente-huit mois , font trois ans & deux mois. Ajoutez trois ans & deux mois à l'époque du mois d'Avril 1769 , vous aurez pour résultat , le mois de Juillet 1772. Comprenez les jours de marche , & calculez que Balzamo & sa femme voyageoient *en Pèlerins* , cela vous conduira au moment précis où ce jeune ménage est arrivé en France.

Ce qui doit aussi nous donner une grande idée des talents militaires de M. le Comte , c'est de le voir postulant , de l'aveu même de sa femme , une compagnie en 1770 , au service de Prusse , & de le voir six ans après à Londres , Colonel du troisième régiment de Brandebourg. Cette promotion qui intervertit l'ordre de l'avancement militaire en Prusse , fait trop d'honneur à M. le Comte , pour pouvoir la passer sous silence.

« Elle convient , dans le même interrogatoire , que son mari a dessiné des papiers à Rome , pour le Cardinal Orsini. Elle prétend qu'ils étoient *superbes*. »

Cela doit être : M. le Comte ne peut faire que des merveilles , ou des miracles.

« Elle dit qu'elle & son mari avoient été obligés de
» quitter Barcelonne , parcé que le Vice-Roi , avoit pris une
» fantaisie pour elle . »

Si le Vice-Roi avoit connu la recette du sieur D..... ,
c'étoit une belle occasion de faire courir M. le Comte à
franc-étrier !

« Elle dit qu'à Madrid son mari a gagné sa vie , en
» travaillant pour plusieurs Seigneurs , nommément pour le
» Duc d'Albe , & que ce sont de mauvais propos tenus
» contr'eux , qui ont décidé son mari à quitter Madrid ».

Balzamo étoit alors fort chatouilleux. Il n'étoit point
homme à souffrir de mauvais propos ; mais depuis qu'il
est devenu Comte , il fait se maîtriser. Voyez comme il
répond à Morande ! comme son style est soigné ! comme
il est fleuri ! Avec quelle grace il se défend des escro-
queries qu'on lui impute ! Vive les Comtes modernes pour
la douceur !

Elle dit encore qu'à Londres , son mari a été malade
pendant un mois , & a été arrêté pour dettes ; que Sir
Dekels , Seigneur Anglois , leur prêta des secours , pour
le faire sortir de prison , & le fit travailler à Londres
& dans son château à Cantorbery.

Quoi donc ! c'est ce Comte qui pompeusement nous dit *z*
qu'on ne croira jamais , que , pour une somme de cent mille
livres , le Comte de Caglistro voulut se parjurer aux yeux
de toute l'Europe ! C'est ce Comte , dis-je , dont les fonds
sont si médiocres , qu'au bout d'un mois de maladie , il
est arrêté pour dettes ! *O impudentissime Comes !*

Venez nous étaler actuellement vos rouleaux de doubles louis , vos sequins , vos quadruples & vos billets de la Caisse d'Escompte !

Suivez-moi à Londres , M. le Comte. J'ai une épisode à raconter ; ou vous jouez un rôle intéressant. Votre femme & le sieur D..... ont divulgué cette anecdote , & je vous en fais l'hommage. On ne connaît peut-être pas le creuset le plus précieux de M. le Comte. C'est dans la fertilité de son imagination ; c'est dans sa sage prévoyance à calculer les bavures de son prochain , qu'il trouve des ressources contre les besoins les plus urgents. M. le Comte vivoit d'espérance & de spéculation depuis plusieurs jours , lorsqu'une rencontre heureuse , lui fournit l'occasion de les réaliser. La finesse est une espece de lettre-de change , dont l'homme adroit est toujours le porteur , & dont il reçoit l'escompte chez la première dupe qu'il rencontre ; car le corps des dupes est solidaire. M. le Comte éploit depuis long-tems un moment favorable , lorsque le hazard lui procura la connoissance d'un Sicilien , qui prenoit le titre de Marquis de Vivonne. M. le Comte étoit trop fin connoisseur pour ne pas reconnoître dans le susdit Marquis , un porteur des mêmes Lettres-de-change. Aussi-tôt l'on tient conseil ; & comme l'aigle qui fend la nue , & tombe sur sa proye , le conseil décide qu'un Quaker doit servir de victime. Un Quaker , que l'austérité de mœurs semble mettre à l'abri de toute intrigue ! C'est cet homme sévere que l'on choisit. Le Marquis de Vivonne l'aborde ; il l'entretient , & lui reprochant sa misanthropie , il lui vante les charmes de la Senora-Feliciani. Les Quakers sont peu méfians. L'éloge d'une personne suffit pour leur inspirer le desir de la connoître.

On le présente donc à la Senora ; la conversation d'abord sérieuse , devient insensiblement plus libre , & s'égaye. Le Comte & le Marquis prétextent des affaires , & bientôt un tête-à-tête s'établit. Le Quaker débite à Madame la Comtesse les complimens les plus recherchés de la Pensilvanie : Madame la Comtesse ne conçoit pas qu'un Quaker puisse être aussi galant ; celui-ci répond que l'amour habite tous les climats , & défend ses compatriotes des reproches , qu'on lui fait de leur insensibilité. L'entretien s'échauffoit & devenoit si vif , que le Quaker , que tant de complimens avoient mis en nage , crut devoir ôter son chapeau , sa perruque & son pourpoint ; mais à peine étoit-il dans cet état , que le Comte & le Marquis entrent , accompagnés du Juge de Paix , qui constate le délit , & condamne , d'après les loix d'Angleterre , ce pauvre Quaker à une amende. Cet amant infortuné est obligé de compter cinquante guinées à M. le Comte , & s'enfuit , en maudissant les confidences des *Marquis Siciliens* , & les rendez-vous séduisans des *Bohémiennes*.

Cette somme fut bientôt épuisée ; car la Senora-Feliciani , avoue , dans son interrogatoire , « que c'est la cessation de » tous moyens de vivre en Angleterre , qui les a forcé de » de passer en France ».

Elle convient aussi , dans ce même interrogatoire (1) ,

(1) Nous aurions encore resté dans le doute sur cet article , sans l'aveu de Madame la Comtesse , & sans le sortilege de M. le Comte , qui , après avoir coupé trois petits morceaux de papier triangulaires , a forcé le sieur D..... à mettre les mains sur les tempes de sa femme , tandis qu'elle sommeillloit. Pendant cette cérémonie , on a questionné Madame la Comtesse , qui a resté muette ; mais M. le Comte ayant fait lui-même

» qu'elle a cédé aux sollicitations du sieur D...; qu'elle » a vécu avec lui , & que c'étoit lui qui l'avoit placée chez » la veuve Terron, où elle avoit été arrêtée. »

Ceci me paroît clair. Cette déclaration est franche , & ajoute un nouveau titre aux qualités de M. le Comte. Lorsque l'on a demandé à la Senora-Feliciani , de signer ledit procès-verbal , elle a déclaré ne savoir point écrire.

M. le Comte nous avoit déjà instruit de cette inaptitude de Madame la Comtesse pour l'écriture , dans son premier Mémoire , page 35.

Après plusieurs mois de captivité , la femme Balsamo est sortie de Sainte-Pelagie sur la demande de son mari. Comme M. le Comte est d'un naturel candide , il a bientôt oublié les légeretés de sa femme , & il s'est raccommodé avec elle. Ils vivoient dans la plus parfaite union , lorsque l'administration ayant appris quelques tours de gibeciere , pour lesquels M. le Comte a toujours eu du foible , on l'a prié de sortir du Royaume , à petit bruit , mais à grands pas.

Voilà , mon cher Comte , la relation qui occupe aujourd'hui le public. Tous vos Adeptes courrent les Cafés & les cercles , & crient à la calomnie. Nous laissons même entrevoir que très-incessamment , vous foudroyerez tous ces empoisonneurs de réputation. Mais Dieu nous préserve de l'impression des pieces justificatives.

l'imposition des mains , & réitéré ses questions , sa femme a répondu: hem? Il n'en a pas fallu davantage à M. le Comte pour décider le cas , & il a passé condamnation. Voici une recette dangereuse , & qu'il est essentiel de proscrire. Au moment où j'écris , mes oreilles sont comme celles de M. le Comte ; j'entends ... hem ? mais je ne me condamnerai pas aussi légerement que lui.

(16)

Adieu, plus véridique des Comtes. Quel cœur ferait assez dur , pour n'être pas malléabilisé par le récit de vos infortunes ! Le mien est affecté d'une douleur si vive , qu'il ne fait si , dans le trouble qui l'agite , vous pourrez distinguer le tendre & éternel attachement dont il est pénétré pour vous.

A Milan , aux dépens de la Société Cagliostrienne.



de Belle d'Etienville